

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$2.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 362.—SAMEDI, 11 AVRIL 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme °



LE PRINCE NAPOLEON, DÉCÉDÉ

(De l'Illustration)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 11 AVRIL 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Bibliographie, par E. Z. Massicot et J. S. E. — A Benjamin, par J. L. Boissonneault. — La révolution au Chili. — Poésie : La débâcle du Saint-Laurent, par Hector d'Haugry. — La meunière, par J. B. Chatrian. — Physique, par Henri de Parville. — Mme Jeanne d'Arc, par Adolphe Adorer. — Le prince Napoléon, par Chs. Normand. — Types Outaouaisiens, par N. Durand. — Cercle Ville-Marie. — Liste des numéros gagnants du tirage des primes du mois de mars. — Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Portrait du prince Napoléon, décédé. — Portrait de Mme Sarah Bernhardt dans le rôle de Jeanne d'Arc. — Théâtre : "Jeanne d'Arc." Le bûcher sur la place du vieux marché à Rouen (le tableau). Le greffier lisant à Jeanne d'Arc dans sa prison la sentence de mort. — La révolution au Chili : Prise d'Errique par les insurgés. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

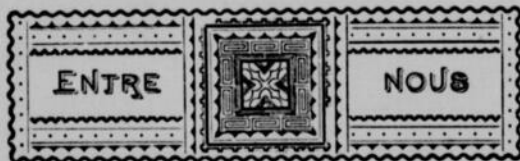
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AUX AUTEURS

Ayant appris que certains individus, dans le but de se monter une bibliothèque à bon marché, écrivaient aux auteurs pour leur demander leurs ouvrages, afin d'en publier des analyses dans le MONDE ILLUSTRÉ, nous prions messieurs les écrivains de n'envoyer aucun volume, sans l'adresser au journal, où il sera remis à qui de droit.

De cette manière on évitera la fraude et les inconvénients qui en résultent.

LA RÉDACTION.



On a déjà parlé plusieurs fois d'élever un monument à Mgr Labelle, mais on n'a encore rien fait.

Je sais bien que le remue ménage politique des élections a été la principale cause de ce que l'on pourrait appeler cette indifférence, mais je la crois momentanée, car on ne peut admettre que l'on oublie si vite les services rendus par le Roi du Nord.

Plus on étudie la vie de cet homme étonnant, plus on se sent saisi d'admiration pour ce grand caractère, et ce sera une belle tâche pour un écrivain que d'écrire son histoire.

Toujours hanté par sa grande idée de colonisation, il s'était mis en relation en France avec des savants et des capitalistes pour trouver l'aide, l'encouragement et les conseils nécessaires pour atteindre son but.

Onésime Reclus, le grand géographe, était un de

ses admirateurs, car ces deux génies étaient bien faits pour se comprendre.

La lettre suivante est un petit chef-d'œuvre de science et d'humour :

Sainte-Foy-La-Grande,
(Gironde).

8. VIII, 87.

Mon vieux,

J'ai reçu vos lettres, papiers, etc., et avec à peu près tous les jours des gazettes canadiennes où il n'y a rien de rien.

La....., autrefois journal de colonisation, est particulièrement agaçant depuis un an au moins. Je suis exaspéré de voir encore traîner Riel dans ses colonnes. Que peut-on dire encore de ce fou, qui de plus a été funeste ? et puis, l'élection de par ici, et l'élection de par là, et la contestation et recontestation d'élection. Quelles sottises que les élections et quels sottis vains et..... que les neuf dixièmes de ces avocats, farceurs politiques et saltimbanques. L'humanité ne sera-t-elle pas quelque peu honteuse d'avoir eu son parlementarisme ?

Bref, jamais une ligne sur le mouvement de prise du sol, par ces bons canadiens, si mal menés, si négligés et méprisés par leurs ministres et députés. Je suis enchanté quand j'apprends d'une grève, comme tout récemment celle de Cohors a mis cent familles canadiennes sur le pavé ; d'abord plusieurs reviennent au pays et ne le quitteront plus ; puis qu'allaient-elles faire dans cette galère ? Positivement nous sommes bien plus patriotes que cela en France. Nous n'envoyons pas 200,000..... par an dans les manufactures d'Allemagne ; or, qu'importe vous en disiez, les Yankees sont pour vous les Allemands. Ils seront en tout temps vos ennemis mortels, aujourd'hui, ils vous méprisent parce que vous êtes petits, mais croyez bien que si vous deveniez grands, ils n'auraient pas plus d'amitié pour vous qu'au siècle passé.

Je vois poindre un danger dont on ne se préoccupe pas autour de vous ; l'immigration scandinave, suédoise, danoise, norvégienne vers le Canada, commence à jeter quelques racines. Or, c'est une immigration très dangereuse, parce que les Scandinaves, les Suédois surtout, sont faits aux pays très froids, et qu'ils sont de force à ravir aux Canadiens maintes forêts du Haut-Nord. Je vois que des Danois s'occupent à fonder des colonies dans le Northumberland (N.-Brunswick), grave obstacle au progrès de nos bons Canadiens ; que beaucoup de Suédois, de Finlandais se sont fixés dans le nord d'Ontario, grave obstacle pour nos braves gens du Nipissing ; enfin, que plusieurs colonies suédoises, norvégiennes, islandaises viennent de s'établir au Nord-Ouest.

Ceci est grave, il faut ouvrir l'œil, combattre, cela va sans dire l'émigration aux Etats-Unis ; attirer, cela va sans dire aussi, les Français, qui commenceront à se porter vers vous, et qui bientôt afflueront, si vous le voulez, et porter votre effort sur votre Nord et votre Nord-Ouest. Il ne faut pas dans l'instant présent que vous ayez des ambitions au-delà de Winnipeg ; de Mattawan à St-Boniface..... ! ce qu'il est indispensable de s'assurer, c'est le Nord du Huron et du Supérieur et le Sud de la baie d'Hudson, être au plus froid, pour rester le plus rustique et le plus fécond ; ne pas se disperser, mais se concentrer.

Voilà ce que vous devez prêcher au P. Nolin, qui est allé faire un tour au Nord-Ouest ! Que ce Nord-Ouest ne devienne pas prématurément une trop forte saignée ; ira qui voudra, mais vous, chef de la bataille, vous devez porter vos troupes, au point stratégique, et ne pas vous laisser tourner. Or, la ligne stratégique, est de Mattawan à St-Boniface. Si vous vous en emparez, aucune puissance humaine ne vous enlèvera le Nord-Est de l'Amérique. Etre une fois roi de ce Nord-Est, vous pourrez refluer en une certaine mesure sur le dit Nord-Ouest, et surtout sur la Nouvelle-Angleterre. Mais dans l'état présent, ces opérations sont fatales. Se dissimuler, c'est se perdre. On peut garder un front de kilomètres, entre l'Ottawa et le Portage du Rat ou de Saint-Boniface, et même ce n'est pas facile quand on n'est comme vous que..... hommes ; mais garder..... kilomètres jusqu'à Vancouver, vous ne pouvez pas.

Si vous pensez que j'ai raison causez-en un peu avec le Père Nolin ; qu'il ne lâche pas la proie pour l'ombre, je dis la proie pour l'ombre, car pour chaque Canadien que vous mettez au Nord-Ouest, il vous viendra 100 Ontariens, Anglais, Ecossais, Islandais, Suédois, Danois, Norvégiens, Hongrois, Allemands etc ; tandis que chaque Canadien fixé dans le nord d'Ontario en appellera par sa seule présence 100 autour de lui. Je vois avec peine que Mgr Taché n'avance plus ; si vous devez lancer vos Canadiens à l'Ouest, dans la direction de Saint-Boniface, lui, devrait lancer les siens à l'Est, au-delà de la Broquerie, vers le Portage du Rat et les lacs Supérieur et Nipigon. S'il ne le fait, c'est qu'il n'y voit guère ; ses colonies à l'Ouest, et des Chênes, qu'Appelle, Machoire d'Orignal, Calgary, tout cela c'est, prématurément, une illusion. Encore une fois, qui veut y aller y aille, mais qu'on ne pousse personne au-delà de la cathédrale du Nord-Ouest.

Concentrez-toi, mon vieux Labelle, ne te disperse pas. En disant Labelle, je dis Jean-Baptiste, dont Labelle est le roi.

O. RECLUS.

Que la première partie de cette lettre est donc juste !

Eh oui ! il faut bien le reconnaître, nos gazettes ne contiennent rien de rien et alors que nous lisons avec tant d'intérêt les journaux d'Europe,

un étranger ne trouve rien dans les nôtres. Ce n'est pas de la dénigrement, c'est la vérité.

Des questions de clocher prennent ici une importance démesurée ; on croirait qu'il s'agit de la vie de notre nation. Les querelles politiques et personnelles envahissent toutes les colonnes du journal et nulle part on ne trouve un coin pour se reposer.

Dernièrement encore, je l'ai constaté. Le directeur politique d'un journal se trouve privé du contrôle que lui avaient confié les actionnaires, et voilà que cette petite question personnelle qui ne regarde que lui, et dont le public se soucie comme un poisson d'une pomme, prend des proportions énormes.

Et puis toutes ces expressions de : lâche, égoïste, assassin, etc., qu'elles sont ridicules à propos d'une affaire de cuisine journalistique ! Qu'elles ont donc peu de force, parce que leur emploi est déplacé. Quel manque de tact et de dignité !

On croirait lire des journaux communards.

* * La seconde partie de la lettre est vraiment remarquable au point de vue scientifique, ethnographique et national.

M. O. Reclus porte un intérêt tout particulier à notre pays ; il est même possédé d'une noble passion, celle de la race française et, grâce à sa haute science, à ses recherches, et ses observations, il peut juger les choses de haut et donner des conseils utiles.

Rien de plus instructif que la correspondance échangée entre Mgr Labelle et M. O. Reclus, malgré leurs divergences de croyances religieuses.

Bien plus, M. Elysée Reclus, le plus fort de la famille, dont les idées sont connues, qui est déiste, et qui n'a pas une admiration profonde pour tous les prêtres, — il faut le prendre tel qu'il est — avait une estime sans bornes pour le bon curé Labelle et disait même que s'il existait un homme capable de le convertir, c'était le curé de St-Jérôme.

Est-ce une preuve de la supériorité de notre cher Monseigneur si regretté ?

* * Un monument ! oui, certes, il en faut élever un à ce grand patriote, à ce prêtre admirable, à ce citoyen sans tache.

Il faut un monument digne de lui, et digne de la nation à laquelle il fait tant honneur, et nous espérons que la Législature de Québec s'occupera de cette question.

Pendant le gouvernement ne doit pas tout faire, car l'homme que nous pleurons appartenait non à un parti mais à tout le monde, à tout le pays.

Il faut faire appel à toutes les classes de la société et je suis sûr que pas un de ses colons ne refusera d'acquiescer la dette de reconnaissance qu'il a contractée envers le Roi du Nord.

* * Un journal de Montréal a publié dernièrement les lignes suivantes :

"Des impératrices en voyage : cela n'avait pas paru dangereux, jusqu'ici, pour la paix du Monde ; mais nous avons changé tout cela."

"Une de ces dames a failli dernièrement mettre le feu aux poudres"

On n'a rien changé du tout. Il y a des impératrices et des reines dangereuses, comme il en existe d'autres qui ne le sont pas. Cela a toujours existé et le voyage de la Reine de Saba n'a pas fait grand bien à Salomon, si j'en crois l'histoire.

Quand, il y a deux mois, l'impératrice Frédéric a failli provoquer une explosion, c'est tout simplement parce qu'elle a manqué de tact et qu'elle s'est conduite en véritable teutonnette, en allant publiquement visiter les ruines de Saint-Cloud. Nous n'avons rien changé.

Sa mère, l'impératrice des Indes, notre souveraine, et actuellement en France, à Grasse, une charmante petite ville, et elle est très bien reçue par tout le monde ; on lui fait l'accueil le plus sympathique et les républicains la respectent mais c'est parce qu'elle se conduit avec beaucoup de délicatesse et qu'elle ne cherche pas à froisser les idées françaises d'aucune manière.

S'il existe un pays au monde où les femmes sont respectées, c'est bien en France et l'impératrice Frédéric, malgré ses provocations, n'a nullement été molestée pendant son séjour en France.

Rien n'est changé.

Les impératrices changent, elles, et la preuve c'est qu'on est à la troisième depuis quelques années en Allemagne; tout ce qu'on leur demande quand elles voyagent, c'est de se conduire convenablement.

* * Aux poètes et poètesseaux qui chaque année s'arrachent les cheveux pour trouver des rimes et des idées sur le printemps, je conseille de relire les vers immortels de Théophile Gautier :

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, après les averse,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites paquerettes,
Sournoisement lorsque tout dort,
Il repasse des colerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif peruquier,
Avec une houppie de cygne,
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;
Lui, descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges,
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neiges
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'orille au guet,
De sa main bécote l'égrène
Des grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,
Et que son règne va venir,
Au seuil d'avril tournant la tête
Il dit : " Printemps, tu peux venir ! "

Eh bien, vrai, je voudrais n'avoir jamais écrit qu'une pièce de vers comme ceux là et avoir brisé ma plume après. Les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ en seraient peut-être bien heureux.

Que voulez-vous, tout le monde peut faire des vers, avec le nombre de pieds voulu, et des rimes millionnaires, mais y introduire des idées, c'est là le diable !

Lein Leduc

BIBLIOGRAPHIE

Le château de Beaumanoir, roman canadien, par Edmond Rousseau : Lévis Mercier et Cie, éditeurs, 1886. 1 vol. in-12 de 276 pp.

L'article de M. Edmond Rousseau, paru dernièrement dans ce journal, a pris par surprise les amateurs de littérature montréalais.

Tous s'étonnaient, tous demandaient des renseignements sur ce jeune qui, du premier coup, paraissait avec tant d'aisance et de mérite sur la scène littéraire de la métropole.

Intrigué moi-même, j'eus recours aux grands moyens et voici ce que je pus savoir : Rousseau est le seul Canadien-Français qui, jusqu'ici, ait résolu ce problème : vivre de ses livres !—Vous avez bien compris lecteurs ?

Du coup je ne lésinai pas, je me procurai ses volumes parus, car il en a déjà presque une dizaine douzaine à son actif. Bagage considérable dans notre pays.

Je n'ai pas eu lieu de le regretter. Décidément, on a la main heureuse avec cet auteur.

* *

Avant de dire un mot du livre que je viens présenter à notre public, causons du but visé. Il est noble : Populariser l'histoire du Canada par le moyen du roman.

Notre histoire, la plus belle du monde, n'est pas assez connue, et, qu'y a-t-il de plus nécessaire à l'existence morale d'un peuple que cette connaissance, surtout lorsqu'il compte des héros comme ceux dont les noms illuminent nos annales !...

* *

Journaliste qui s'est mis à la retraite depuis six ans, à la fleur de l'âge, pour se livrer entièrement à l'œuvre entreprise, *le Château de Beaumanoir* est, par ordre de publication, le premier volume de l'auteur.

Ce dernier a voulu décrire les événements de 1759 et 1760 : mettre en relief Vaudreuil et Bigot, Montcalm et Lévis ; montrer ce sinistre château de Beaumanoir où il fait se jouer une aventure dans le genre de Marmette.

Néanmoins, pour ne pas fatiguer trop le lecteur il est sobre sur les événements bien connus. Il nous intéresse par une foule de traditions et de détails inédits.

L'intrigue très simple, cependant bonne, se déroule au milieu de tout cela avec assez d'aisance bien que le commencement soit difficile. Que certaines répétitions de dialogues soient agaçantes, qu'on remarque des invraisemblances dans l'action des personnages. Du reste l'écrivain en a conscience et il rachète ces fautes immédiatement en les faisant suivre de pages ravissantes.

C'est l'inexpérience servie par de belles facultés. On voit que l'ouvrage a été écrit par jets et que l'inspiration cessant, le travail a été pénible.

Toutefois, après la lecture faite, il se dégage de l'ensemble un parfum de satisfaction qui fait pardonner les défauts en faveur de qualités nombreuses. Le chauvin sent son cœur battre plus rapidement, car le patriotisme s'y voit entre chaque ligne comme la lumière à travers le verre. Tellement que M. J. M. Lemoine, dans une critique en anglais, l'a qualifié de patriotisme outré *excessive*.

Hélas ! à quelle nation a-t-on jamais pu reprocher d'avoir des enfants trop patriotes ?

* *

Ce roman a déjà été publié en feuilleton dans des journaux des États-Unis, et là-bas les exilés de la patrie l'ont accueilli avec une faveur marquée. Faisons de même. E. Z. MASSICOTTE.

ERNEST GAGNON : *Le comte de Paris à Québec. Récit*. (Avec une introduction par le juge Routhier). Grand in 16 de 160 pages. Québec : typographie C. Darveau, 1891.

Ce fort joli volume, annoncé depuis quelque temps par nos confrères de la presse militante, vient de nous arriver. Nous en accusons avec plaisir réception et en offrons à qui de droit tous nos remerciements.

L'infatigable publiciste, qui a nom Ernest Gagnon, vient d'ajouter à des pages pleines d'intérêt à son œuvre si féconde. Il a tracé, en un style souvent admirable, toujours captivant, l'histoire succincte d'un mémorable événement : son livre va rester comme un monument d'honneur et de reconnaissance ; il en est digne. Il y a des chapitres du récit de M. Gagnon qu'on voudrait lire plus d'une fois, entr'autres celui qu'il a intitulé *Pèlerinage*.

Dans l'introduction, l'honorable juge Routhier a fait un travail bien élaboré qu'il a enrichi de tous les charmes littéraires qui coulent de sa plume comme de source. Voilà un livre qu'attend sans doute une vogue de bon aloi.

The Ave Maria, a catholic magazine devoted to the honor of the Blessed Virgin. Notre-Dame, Indiana.

Cette revue nous paraît être une athlète des

bons combats, dans ce coin de la protestante républicaine voisine. d'où elle nous arrive. Nous lui souhaitons une cordiale bienvenue. C'est un prosélytisme bien pratique, et il y a tout à y gagner, que la diffusion large et complète à travers les rangs de nos frères séparés, de la saine littérature qui inspire la religion vraie. Telle est la mission que semble s'être attribuée *The Ave Maria*. On le constate à parcourir les vingt-quatre pages de cet intéressant fascicule, et la liste de ses nombreux collaborateurs, dont plusieurs sont des prêtres et le reste de fervents laïques.

La revue est rédigée à Notre-Dame, Indiana, par le Rév. Daniel, E. Hudson, CSC, et coûte d'abonnement \$2.50 aux États-Unis, \$3.00 à l'étranger. J. S. E.

A BENJAMINE

Quelle voix sainte et pure,
A retenti soudain....

Quels sons harmonieux le dernier souffle des autans a fait retentir jusqu'à nous ! Quelle mélodie, ravissante de candeur et de jovialité a résonné par delà les montagnes, où vous caressez, Benjamin, les fils d'or de votre jeune luth !

Oh ! que ces accents, échos fidèles d'un cœur, veuf de soucis et de regrets, portent à l'âme une impression de fraîcheur !...

L'oiseau du bocage n'a pas de chant plus frais. La voix du ruisseau, roulant sur son lit de blanc cailloux, n'a pas de modulations plus attrayantes.

Oui, c'est bien là l'épanchement pur et sincère d'une inspiration habituée à demander à la nature sa force et sa beauté. C'est la jeune poète, s'éveillant à l'amour du beau, de l'idéal, et traduisant dans des phrases balancées et rythmiques, les envirements poétiques qui inondent son cœur, vibrant comme une harpe éolienne....

C'est le jeune ros-ignol, égrenant aux échos solitaires les premières notes de ses hymnes printaniers. C'est la tendre fauvette, gémissant ses ennuis et harmonisant ses peines avec un art si admirable, que sa voix, tantôt mélancolique, tantôt rêveuse, nous pénètre d'une douce satisfaction.

Suaves éclosions d'un talent inconnu, votre parfum porte un cachet privilégié de délectations intimes ! Soupirs éperdus, arrachés au silence de la campagne, et jetés à notre oreille comme un délassement nouveau, combien je vous aime ! Chantez, Benjamin, chantez encore, chantez toujours

J. G. Brissmauld

L'INSURRECTION DU CHILI

(Voir gravure)

L'insurrection au Chili, loin de se calmer, prend au contraire de jour en jour des proportions alarmantes. L'escadre insurgée prête un concours efficace au mouvement et met le gouvernement dans une situation très critique, en empêchant l'arrivée de renforts dans les ports attaqués ou pris par les insurgés. Iquique, port très important par son exportation en salpêtre, le chef lieu de la province de Tarapaca, vient d'être enlevé par les insurgés après une lutte acharnée entre les troupes du gouvernement qui y tenaient garnison et qui ont dû se replier sur Tarapaca. L'escadre, de son côté, a contribué à la prise de Iquique en bombardant les ponts principaux et en débarquant son infanterie de marine pour prêter main forte aux insurgés. Il est certain que le nombre des victimes sera très grand, car le Chilien est brave par nature. Et il est infiniment regrettable qu'une pareille lutte ait pour théâtre une république reconnue pour une des plus travaillées et des mieux administrées de l'Amérique du Sud.

Voulez-vous passer auprès de l'un des deux sexes pour un observateur profond, dites du mal de l'autre.—G. M. VALTOUR.



LA DEBACLE DU SAINT-LAURENT

Le fleuve roi dormait dans son immense lit,
Et calme était alors sa course redoutable.
Le couvrant d'un manteau qui l'orne et l'embellit,
La glace a retenu son élan formidable.
Le Saint-Laurent est là, dans son lit prisonnier :
Tremblez, redoutez-le, car il va s'éveiller.

Il ne sait pas encore, il ignore l'outrage
Qu'il vient de recevoir dans son profond sommeil :
La glace d'un rempart entoure son rivage,
Le fleuve dort toujours. Mais un jour le soleil
A brisé les liens le tenant immobile :
Tremblez, redoutez-le, cherchez vite un asile.

Il s'éveille, il s'étonne ; un long gémissement
Qu'il pousse vers la rive a troublé le silence ;
Il se change bientôt en un mugissement
Et le fleuve en courroux se relève et s'élance,
Rien ne peut apaiser sa haine et sa fureur :
Tremblez, redoutez-le, craignez quelque malheur.

Tel le guerrier vainqueur retenant son haleine
Poursuit le fugitif pour lui donner la mort,
Tel est le Saint-Laurent s'élancant dans la plaine,
Anéantissant tout dans un horrible sort.
Il approche, on le fuit ; mais sa colère augmente :
Tremblez, redoutez-le, tout cède à sa tourmente.

Il règne par la force, et ce qu'il engloutit
Ressort le lendemain de son profond abîme.
Il s'apaise pourtant ; sa marche ralentit ;
Sur son rivage enfin, dans un transport sublime
Retentissent des chants de joie et de bonheur :
Ne cherchez plus à fuir, Dieu retient sa fureur.

Hector d'Haugny

LA MEUNIÈRE

NOUVELLE

I



Le matin-là, il faisait une chaleur, oh ! mais une chaleur, sur cette route toute blanche de Lorraine, qui s'allongeait à perte de vue devant moi !... Pas un toit à l'horizon ; rien que l'ombre courte des arbres, et de temps à autre,

des moutons qui sommeillaient, sous un grand poirier, avec le berger dans sa baraque et les chiens qui avaient cédé eux aussi à l'attrait de la sieste.

J'allais rendre visite à un confrère en "belles-lettres," qui habite là-bas, au fond d'un vieux bourg, une espèce de grande ferme.

"Viens donc me voir, m'écrivait-il, pour la vingtième fois au moins. Avec les arbres rabougris des boulevards, vos femmes fardées et les terrasses de vos cafés, vous ne savez pas ce que c'est que la vie."

Moi, ne pas savoir ce que c'est que la vie ? L'argument fut décisif : vite, ma canne ferrée, mes gros souliers à triples semelles et en avant !...

Et voilà comme quoi j'étais en marche depuis deux longues heures, sur cette route toute blanche de Lorraine, où je n'avais aperçu âme qui vive, hors les bergers et les moutons et les chiens.

Tout à coup, à un coude que fait la route, je me trouvai en face d'une jeune fille de seize à dix-huit ans, assise au pied d'un arbre et qui, d'après

l'inspection que je fis des paniers déposés autour d'elle, devait se rendre au marché du bourg voisin.

Comme elle ne m'avait pas entendu venir dans la poussière, elle jeta un petit cri d'effroi, en voyant là, planté devant elle et ne sachant trop d'où il tombait, une espèce de grand diable barbu, une trique ferrée à la main et tout couvert de poussière. Je vous avouerai sans peine que j'avais plus l'air d'un mendiant (et même d'autre chose encore), que d'un amateur de belles lettres qui s'en va visiter un confrère au bourg voisin.

La petite rassemblait déjà ses paniers pour fuir. Pensez donc ! Pas un toit à l'horizon et une espèce de mendiant (ou autre chose encore) devant vous, qui roule de gros yeux effarés... parce qu'ils ne s'attendaient pas du tout à une aussi agréable apparition.

— Oh ! mademoiselle, ne craignez donc rien, m'empressai-je de lui dire, en adoucissant le plus qu'il me fut possible la grosse voix de basse taille dont la nature m'a doué, ne craignez donc rien... Dites-moi seulement, je vous prie, si nous sommes encore loin du bourg de Longecourt. Je viens pour la première fois dans le pays.

J'aurais voulu en être à cent lieues du bourg et de mon confrère en belles lettres, pour faire avec elle le chemin jusque là. Elle s'y rendait, c'était certain ; quelque chose me le disait.

Ce furent sans doute mes paroles rassurantes ou l'air bon enfant que je porte sur le visage, malgré ma grande barbe et mes gros yeux effarés, toujours est-il que la petite villageoise n'était déjà plus effrayée du tout.

— Nous en sommes encore à une bonne lieue et demie, monsieur, me répondit-elle, plus rouge qu'une pivoine, mais d'une voix, oh ! mais d'une voix, douce et flûtée, comme tous les rossignols de la terre.

J'allais lui dire que son air de candeur et son trouble lui allaient à ravir, mais pour ne pas gâter les choses, dès le début (on ne sait pas à qui on a à faire), je me contentai de soupirer, toujours de ma voix adoucie, autant que possible :

— Encore une lieue et demie !... Quelle chaleur et je ne connais pas les chemins. Ne pourriez-vous pas me mettre sur la route ?

— Mais bien volontiers, monsieur, reprit la petite voix douce de rossignol. C'est à Longecourt que vous allez ?

— Oui, c'est cela.

— Et moi aussi. Nous ferons la route ensemble.

Encore un peu je lui demandais la permission de l'embrasser. Vous savez les "Belles-Lettres..." Mais ne hâtons pas trop les choses.

II

Je m'étais assis de l'autre côté de l'arbre, sur un tertre de gazon et maintenant que je la voyais de côté, comme à la dérochée, elle me paraissait encore plus jolie. Oh ! quelle était gentille, cette fillette de seize à dix-huit ans, fraîche comme une rose de mai, avec son petit iupon couleur de ciel et son simple nœud de coton rose dans les cheveux. Avec cela, deux grands yeux noirs, ombragés de sourcils superbes et un nez retroussé qui me faisait rêver.

— Ah ! ça, aurait-il donc raison le confrère me disais-je, tout en admirant de plus en plus, à la dérochée, ma jolie voisine, qui elle aussi, paraissait rêver ?

— Si nous partions, monsieur, interrogea-t-elle, au bout d'un instant : le marché risque fort d'être fini lorsque nous arriverons.

— Bien volontiers, mademoiselle. C'est étrange, mais je ne suis plus fatigué du tout.

Et tandis que nous marchions sur la route toute blanche de poussière, elle m'apprit, de son fin gazonillis de rossignol, que son père était meunier à Giracourt, le village qu'on aperçoit, là-bas, sur la côte, derrière la petite forêt de hêtres. Ils avaient des chevaux, des vaches, des canards et cinquante verges de bonnes terres, d'un seul tenant. Sa mère était morte depuis bien longtemps déjà, et ce souvenir mit dans ses yeux toute une explosion de larmes qu'elle ne put contenir. J'en étais devenu moi-même tout attendri. Elle commandait à tout ce monde de ferme ; allait au marché à Longe-

court, avec le domestique, qui était malheureusement malade, ce jour-là.

Eh ! eh ! malheureusement, je ne sais pas trop. — Nous sommes très heureux, mon père et moi, aussi heureux qu'on peut l'être : le moulin marche, le beurre et les œufs se vendent cher, et les terres rapportent...

— Ah ! ça, me disais-je, le confrère aurait décidément bien raison : je ne savais pas jusqu'ici ce que c'est que la vie.

Trouver deux êtres, heureux, parfaitement heureux, ne regrettant rien, ne se plaignant de rien, c'était du nouveau, cela !

La conversation ne languit pas, je vous assure, pendant la grosse lieue et demie qu'il nous fallut faire pour arriver à Longecourt. La petite avait la langue facile et c'est étonnant tout de même : cette nouvelle étape me parut aussi courte que l'autre m'avait paru longue !...

Il ne faisait plus chaud du tout : de fatigue, il n'était plus même question et c'est la tête toute grisée de cette délicate promenade à deux, sur cette route toute blanche de Lorraine que nous arrivâmes à Longecourt.

— Et maintenant, monsieur, dit la petite, en étendant le bras vers un sentier qui fuyait à gauche, sous les arbres, c'est toujours tout droit, à vingt minutes d'ici.

Je m'inclinai, mais au moment de nous quitter, pour ne jamais nous revoir, peut-être, je lui dis de ma voix la plus douce :

— Ne serais-je pas indiscret, mademoiselle, en vous demandant votre nom ; votre obligeance pour moi a été si grande que...

— Je m'appelle Jeanne Vibert, fit-elle, avec une gracieuse révérence.

Puis après une hésitation et en redevenant rouge comme la pivoine de tantôt :

— Et le vôtre, monsieur ?

— Maurice S....

La pivoine devint subitement beaucoup plus rouge encore.

— ... Le poète des *Fleurs d'Avril* et des *Chansons tristes* ?

Je m'inclinai sans rien dire.

— Ah ! monsieur, que vos livres m'ont fait plaisir ; laissez-moi vous remercier de tout mon cœur...

Et toute confuse de cette petite scène qui avait déjà attiré autour de nous plusieurs personnes du marché, elle disparut en courant...

Cette petite meunière avait lu mes œuvres !...

III

— Eh ! enfin le voilà, ce gros paresseux de parisien ; ce n'est pas malheureux, il y a cinq ans qu'on l'attend...

C'était le confrère, en bourgeron de toile, avec des guêtres jaunes et un grand chapeau de paille sur la nuque, qui m'ouvrait ses deux bras...

Je m'y précipitai avec bonheur et nous nous embrassâmes comme il convient à deux confrères en belles-lettres qui se revoient après une longue absence.

— A la bonne heure de t'être décidé une fois, à la bonne heure ! Et comment me trouves-tu dans mon costume de géorgiques ?

Je vis avec plaisir qu'il n'avait pas encore oublié ses auteurs.

— Mais superbe, mon cher. S'il te prenait fantaisie de venir faire un petit tour rue Montmartre, avec cet accoutrement là, je te prédis un succès !

— Comme n'en ont jamais eu les trois volumes de vers et les cinq romans que j'ai publiés.

— Oh !

— Pas de flatterie, tiens. Je ne me suis pas fait illusion un instant et toute votre renommée littéraire, à vous autres écrivains, ne me ferait pas démarrer d'ici.

J'allais lui parler du succès de mes deux recueils de poésie puisqu'une petite fermière de ses environs les connaissait par cœur, (j'en étais persuadé : toujours les "Belles-Lettres") dans un pays perdu, au bout du monde, comme l'était Longecourt. Mais je conservai cela pour plus tard : il invitera bien quelques gros fermiers des environs, un jour ou l'autre, me dis-je. Nous trouverons alors moyen de placer l'histoire, d'une façon quelconque : ce sera

le bon morceau, pour le dessert. Qui sait ? La petite meunière sera peut-être de la partie...

Et mon imagination bâtissait déjà de toutes pièces un roman superbe, avec des promenades champêtres, des conversations à deux sur une route toute blanche de poussière, lorsque la grosse voix du confrère me rappela tout à coup à la réalité.

— Nous y voilà, confrère, fit-il, en s'effaçant pour me laisser passer sous la voûte de la porte charretière. Fais comme chez toi et qu'en dis-tu ?

J'avouai que ce n'était pas mal du tout, très bien même, en comparaison de la petite chambre, sans air et sans lumière que j'habitais là haut, sur la butte.

— Un magnifique sujet de décor, n'est-ce pas, continuait-il appuyé sur la fourche dont il se servait en guise de canne ? Et le voilà parti, avec de grands gestes dramatiques, pour une idylle, dans laquelle ses poules, ses oies et ses canards occupaient seuls la scène jusqu'ici, je veux dire le gigantesque fumier qui se dressait au milieu de la cour.

J'allais m'extasier sur son talent scénique et lui prédire un succès sans pareil, lorsqu'un véritable personnage, en chair et en os, cette fois-ci, fit son entrée....

— Celui-ci n'est pas de la pièce, confrère, me dit-il, en riant : je te présente ma femme.

— M. Maurice S.... un confrère en belles-lettres, qui a bien daigné se rendre à ma vingtième réquisition.

— Madame.

— Monsieur.

Charmante, sa femme, comme son château, du reste, comme sa basse-cour, comme ses vins de choix qu'il nous servit et comme toute cette journée merveilleuse. Elle avait commencé par le soleil et la poussière et s'acheva dans un bon lit de plumes, qui embaumait la lavande et les violettes.

Je crois même que je fis cette nuit là un rêve, comme je n'en avais jamais fait de la vie. C'était une petite meunière, au milieu d'un groupe de belles jeunes filles, qui couronnait de lauriers un poète, en présence d'une foule immense. Elle lui souriait et il avait dans le cœur comme un grand frisson d'amour....

IV

C'est étrange, mais je m'étais fait sans peine à cette vie calme et paisible des champs. Paris, les arbres rabougris des boulevards, les femmes maigres et les terrasses des cafés, on n'y pensait pas plus qu'aux vieilles lunes....

Mais tout a une fin en ce monde, même les meilleures choses : un simple petit billet du confrère Longfeuille, le célèbre dramaturge que vous connaissez bien, vint briser tout ce bonheur. Il m'invitait à la première de son drame, qu'on donnait le lendemain au Châtelet et là, ce fut plus fort que moi.

— Une première, me répétait mon hôte, tu te déranges pour cela ? Allons donc !

Je crois bien que ces sortes de choses ne lui souriaient plus guère, depuis qu'on l'avait bombardé de pommes cuites. Mais moi !... Pensez donc, j'avais dans mes cartons cinq comédies, trois vaudevilles, et quelques drames, bien terribles, qui ne demandaient qu'à affronter le feu de la rampe et... les pommes cuites, à l'occasion. Il fallait se montrer.

— Que veux-tu, mon cher ? Le vieux cheval de bataille redresse la tête au bruit du clairon. Il faut que je parte.

Et je partis.

— Voilà cependant comme on passe à côté du bonheur sans le saisir, me disais-je, tandis que la carriole courait sur la route toute blanche de poussière et que je refaisais le chemin avec la petite meunière, le jour de mon arrivée.

Pourquoi n'as-tu pas été là bas, au moulin, sous un prétexte ou un autre ? Le vieux doit être riche, d'après ce qu'elle m'a dit : fille unique, gentille et puis un peu rêveuse, puisqu'elle a lu mes *Fleurs d'Avril* et mes *Chansons tristes*. C'est tout ce qu'il me fallait....

Nous arrivions en face de Giracourt, qui se dresse là bas, sur la côte, derrière sa petite forêt

de hêtres. Je n'y tins plus et je contai tout au confrère ; je ne voulais pas m'en aller avec ce regret sur le cœur.

Il m'écoula sans mot dire, et il faut croire que je n'oubliai rien, car nous arrivions à la gare que je parlais encore. Nous étions en retard ; le train arrivait, là bas, à toute vapeur.

— Vite, ton billet, fit-il, en me poussant dans la salle d'attente. Quant à la meunière, n'y pense plus, mon cher : c'est une femme comme toutes les autres. Elle a cinq ou six jeunes gars des environs qui lui font la cour. Et tes œuvres, ajoutait-il, en riant d'une façon étrange, ce sont les exemplaires que tu m'as envoyés : je les lui avais prêtés, parcequ'elle s'est mise en tête de lire des vers, comme les jeunes personnes de la ville : elle ne sait pas même l'orthographe !...

— Les voyageurs pour Paris, en voiture ! criait un employé sur le quai....

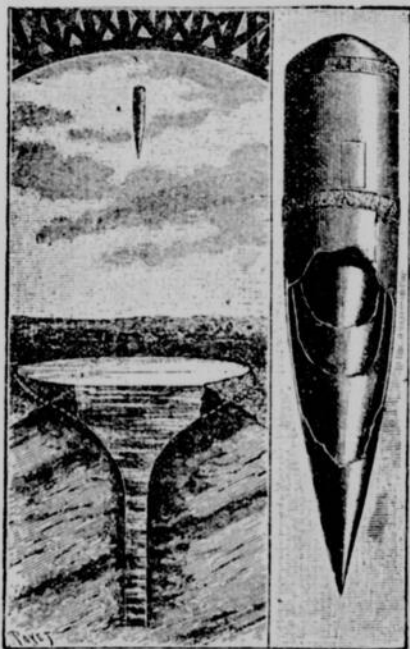
J. B. Chatrian,

Bruxelles (Belgique), 1891.

PHYSIQUE

L'ART DE FAIRE UNE CHUTE DE 300 MÈTRES

Après l'invention suivante, absolument "fin de siècle", il semble qu'il faille tirer l'échelle. C'est le comble de l'excentricité. Il est vrai que l'imaginer et la réaliser font deux. L'inventeur a pensé aux personnes qui raffolent de cette sensation particulière que l'on éprouve sur une balançoire, sur les montagnes russes, partout où l'on descend une pente rapide. A la sensation il a cherché à ajouter l'émotion, et il propose tout simplement de donner au public l'impression d'une chute verticale de plusieurs centaines de pieds dans l'espace. Se jeter, pour lui, du haut des tours de Notre-Dame, n'est plus qu'un jeu. Il lui faut la hauteur de la tour Eiffel. Il s'agit en un mot, de laisser tomber les amateurs de 972 pieds et de les rendre intacts à leurs familles. Le projet est, comme on voit, très neuf, et il est réalisable, si les calculs de M. Ch. Carron, ingénieur à Grenoble, sont exacts.



Vues extérieur de la cage et du bassin

Au bout de 430 pieds de chute, la vitesse acquise par ces touristes d'un nouveau genre sera de 146 pieds par seconde ; au bout de 648 pieds, elle sera de 212 pieds ; au bout de 972 pieds, elle sera de 250 pieds. Les trains très rapides font environ 177 pieds par seconde ; jamais donc l'espèce humaine n'aura été soumise à pareille vitesse. La sensation serait vertigineuse.

Il est toujours facile de tomber de 972 pieds

Mais il est moins aisé de se ramasser sain et sauf. Voici le secret de l'inventeur. Il construit une cage présentant exactement la forme d'un obus : Dans la tête de l'obus, une grande chambre, d'un diamètre de 9 pieds et 9 pouces et d'une hauteur de 13 pieds, pouvant renfermer quinze personnes tranquillement assises sur des fauteuils, rangés circulairement et très rembourrés. Comme plancher un matelas avec ressorts de 1 pied et 7 pouces de haut. Au-dessous et formant la pointe effilée de l'obus, une série de cônes s'emboîtant les uns dans les autres. Hauteur totale, 91 pieds ; poids, 4 tonnes. Du sommet de la tour, on laisse filer cet obus gigantesque avec son chargement.



Intérieur de la cage

Est-ce qu'il va s'écraser en touchant le sol ? Nullement. Au point de chute, l'inventeur a creusé un large bas-in plein d'eau, plus exactement un puits évasé comme une coupe à champagne. Diamètre, 162 pieds à la partie supérieure. Profondeur, 177 pieds. Diamètre, depuis la profondeur de 97 pieds jusqu'au fond, 16 pieds. L'obus est reçu à son arrivée par ce coussin moelleux ; il déplace 30 tonnes d'eau, et la vague produite par la chute vient mourir aux limites du bassin. D'après M. Carron, les réactions qu'auraient à subir les voyageurs dans leur chute au milieu du liquide seraient complètement amorties. L'obus surnagerait, et il suffirait de jeter une passerelle pour permettre aux passagers d'aborder les rives et de recommencer cette descente originale. L'obus, bien entendu, serait remonté au moyen d'un ascenseur.

Le mouvement de la terre fait dévier vers l'Est tout corps qui tombe, mais la déviation n'est que de quelques centimètres. Le vent lui-même ne modifierait la chute que de quelques pieds. On tomberait bien, nous n'en doutons pas, et cette chute rapide, comme l'affirme l'inventeur, serait vraiment pleine d'émotion. Le prix est déjà fixé à 20 francs par personnes. Les grandes tours, sans accessoires, commencent à perdre de leur attrait. On peut recommander le nouveau projet aux directeurs de la prochaine Exposition de Chicago. Tout arrive en Amérique.

HENRI DE PARVILLE.

Le docteur Z.... est fort regardant sur la question des honoraires.

Une cliente lui remet une pièce de vingt francs. Aussitôt, il plante son lorgnon sur son nez et se met à chercher par terre.

— Qu'avez-vous donc perdu, docteur ? demande la dame.

— Je cherche la seconde pièce, qui est sans doute tombée.

La dame comprend, ajoute un louis et sort.

MADAME SARAH BERNHARDT

Cette éminente tragédienne, qui remplit en ce moment les deux continents du bruit de son nom, se fait entendre tous les soirs de cette semaine à l'Académie de Musique, et jouera *Fédora*, *La Tosca*, *Camille*, *Frou Frou* et *Jeanne d'Arc*, l'immortel drame de Jules Barbier.

L'éloge de Mme Sarah Bernhardt n'est plus à faire ; s'il y a quelque part une sixième partie du monde, cette rivale de Rachel n'y est pas moins célèbre que dans les cinq déjà connues, certainement. Jamais nom n'a atteint une plus grande popularité, et jamais tragédienne n'a rendu avec plus de vérité la tendresse et l'amour, la puissance et l'humilité, la haine et la colère. Son art pour elle, c'est le tout de sa vie, c'est le but unique où tendent les forces de son intelligence.

Notre gravure la représente tenant l'oriflamme. Jeanne a été victorieuse : son roi est couronné. Elle est radieuse : vêtue de blanc (les brodequins, les chausses, la longue tunique, serrée à la taille, tout est blanc), elle porte au côté gauche la longue épée et sa main s'appuie sur elle. De la main droite, elle tient haut et ferme l'oriflamme... Tout à l'heure, la couronne sera placée sur le front de son roi et elle remercie son Dieu, mais déjà elle laisse voir quelques sombres craintes pour l'avenir. Mme Sarah Bernhardt, tendre ou pathétique en d'autres passages, est, à ce moment, délicieusement poétique. Il semble qu'elle veuille prendre en elle l'âme de la France et l'offrir à Dieu.

Notre seconde gravure représente Jeanne d'Arc dans sa prison ; un vil grabat, recouvert d'une paille fétide, a servi de couche à la prisonnière... On vient de la réveiller pour lire la sentence. Jeanne est debout, vêtue d'une longue tunique masculine, qui, après les mois passés en prison, est usée sur les bords. Elle écoute la sentence que lit le greffier, elle dément ses affirmations perfides, en s'écriant à plusieurs reprises : "Non ! non ! non !".... Au près d'elle, les docteurs qui ont concouru à l'arrêt, Warwick qui l'a exigé et les soldats brutaux qui ont gardé la chaste héroïne.

L'arrêt est exécuté. Le bûcher a été dressé sur la place étroite du Vieux Marché. Les maisons aux toits pointus, aux fenêtres ogivales, se pressent les unes contre les autres. Au fond, on aperçoit la vieille église gothique, avec ses arcs-boutants légers, ses ornements multiples.

Sur la place, on a établi à droite et à gauche deux estrades, l'une pour les prêtres, l'autre pour le tribunal et Warwick ; des barrières solides empêchent la foule d'approcher. Il est donné lecture de l'ordonnance de mort. Jeanne, qui a repris les vêtements de son sexe, une longue robe blanche, est montée sur le bûcher. Les flammes crépitent et la fumée s'épaissit. Jeanne demande une croix que lui tend le prêtre :

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image, a dit Casimir Delavigne.... Devant tant d'hérisme et tant de grâce le peuple commence de s'émouvoir. Les hommes d'armes, eux-mêmes, sont comme tremblants et inquiets. Un seul d'entre eux, plus dur que les autres, veut apporter lui-même du bois au bûcher : il tombe foudroyé.... La fumée entourera bientôt le bûcher et la sainte. Le crime est commis ; l'impiété est consommée. Et l'on entend encore la douce voix de Jeanne qui, faiblement, adresse un dernier cri d'amour vers les siens, vers sa patrie, vers Dieu qui lui tend les bras.

ADOLPHE ADORER.

LE PRINCE NAPOLEON

(Voir gravure)

Comme la littérature, la politique a ses *Ratés*. Le prince Jérôme Napoléon fut un de ceux là et non le moins intéressant. La nature, qui n'a pas été une bonne mère pour tous les Napoléons, lui avait été indulgente. Au physique, il avait le masque, énergiquement frappé en médaille, de l'Empereur Premier ; au moral, il avait des parties de grand homme, une éloquence chaude et vibrante, une large ouverture d'esprit à tous les be-



Mme Sarah Bernhardt tenant l'oriflamme

une manifestation spontanée de sa nature, elle ne lui tenait pas aux entrailles, et si peu de Français ont cru à sa mission, c'est qu'à aucune époque il n'a semblé sérieusement y croire lui-même.

A vrai dire, le prince Napoléon—Plon-Plon, pour parler le langage de la foule,—n'a jamais été populaire. Il avait pour lui les hommes d'esprit et de talent qu'il réunissait au Palais Royal. Quelques uns d'entre eux ne l'ont pas oublié, et Renan faisait de lui, il y a quelques jours, un éloge bien précieux dans la bouche de ce docte et doux sceptique. Ailleurs, dans la rue, dans la boutique, à l'atelier, on ne comprenait pas le prince : on ne prenait pas au sérieux ses professions de foi libérales : je dirai un mot plus grave : on le méprisait. Je ne veux pas rééditer les plaisanteries dont la cour et la ville l'ont accablé sous le dernier règne ; mais sa conduite n'a que trop prêté, dans certaines circonstances délicates, aux interprétations malignes de ses ennemis. M. Francis Magard disait récemment de lui dans le *Figaro* qu'il avait éloigné la confiance par son cynisme brutal et l'irrévérence voulue qu'il manifestait à tout propos et hors de propos pour les préjugés des Français. Non, je ne crois pas que ce soit là la véritable cause de son impopularité. Son mépris des choses sacrées a pu lui nuire dans quelques salons bien pensants. Le peuple, qui ne s'arrête pas à ces détails, s'est détourné de lui pour des raisons plus graves. A cet homme qui avait les traits et le nom du Petit Caporal, il n'a manqué qu'une chose : c'est d'être un Petit Caporal lui-même. Manifestement il a fui l'occasion quand elle se présentait : si la fatalité seule est coupable, elle est bien ingénieuse. Qu'on en juge.

Au début de la guerre contre la Russie, le prince Napoléon qui venait d'être promu—le Dieu des armées sait seul pourquoi—général de division écrivit une lettre magnanime où il demandait à marcher contre l'ennemi. On ne lui refusa pas cette faveur, et il partit pour revenir après Inkermann, très éprouvé par le climat, disant les uns, mais depuis la première bataille, disaient les autres. L'effet de ce retour fut désastreux, et la suite n'en effaça pas l'impression.

L'Empire, c'est la paix ! paix qui sera féconde ! disait alors Arsène Houssaye, dans une cantate mirifique qu'il a certainement oubliée. Cette paix féconde produisit la guerre d'Italie après la guerre de Crimée. Excellente occasion de revanche pour le prince Napoléon. Encore une fois il demanda à marcher ; encore une fois il partit... pour commander un corps d'observation qui franchit le Pô et rallia l'armée française après Solferino. Et les langues de marcher à Paris ! et l'impératrice de s'en donner à cœur joie sur son malencontreux cousin ! Enfin en 1870 l'empereur se rendait à la frontière. Le pays était envahi ; la situation était grave. C'est le moment que choisit Plon Plon pour aller en mission à Florence quêmander l'alliance de son beau père le roi d'Italie. Mais comme on le lui cria à ce moment solennel :

—Un Napoléon n'est pas à Florence quand les Prussiens sont à Saint-Dizier.

Plus tard Jules Favre lui reprocha, en termes amers, d'avoir tourné le dos à l'ennemi. Voilà le secret de son impopularité ; voilà la principale cause de son insuccès.

Aucune existence n'a été plus tourmentée que celle du prince Napoléon ; aucune n'a été moins active. Né en exil à Trieste en 1822, élevé à Rome, il revient pour ainsi dire à son point de départ sans rien laisser qui puisse marquer d'un signe sa personnalité dans l'histoire. Il a touché à tout, il a parlé de tout et il n'a rien fait. Inquiétude et

soins du siècle, un goût sincère pour les belles choses et leurs interprètes. Mais le caractère s'appliquait chez lui à démentir les promesses de son intelligence : il était capricieux sans tendresse, sceptique sans amabilité, violent sans ténacité. Il était injuste dans ses antipathies et maladroit dans ses rancunes. Son ambition était plus vaste que profonde : il l'avait reçue en héritage et la cultivait comme un bien de famille : mais elle n'était pas

impuissance, ce sont les deux points caractéristiques de sa vie. En 1848 ses discours les plus exaltés n'ont pu faire croire à son libéralisme, et sa conduite après le coup d'Etat a justifié toutes les défiances. Sous Napoléon III, il n'a jamais su se contenter du second rang et il a constamment montré qu'il n'était pas digne du premier. Après la guerre, que de peine il s'est donné pour faire du bruit sur son nom ! Il a fallu l'expulser en octobre 1872 parce qu'il était rentré sans autorisation ; en 1883, il fut mis sous clef pour quelques jours à cause d'un manifeste où il disait son fait à la République. Enfin quelques années plus tard il fut exilé en sa qualité d'héritier présomptif de la couronne de Napoléon. Tant de souffrances n'ont pas réussi à faire de lui un martyr aux yeux de la foule ; on a parlé de sa maladie avec indifférence. On a accueilli sa mort en disant : — Ah ! — et non — ouf ! — Ce n'est ni un soulagement ni une délivrance. Avec tous les dons que lui avait prodigués la nature, il est mort comme il a vécu, en *Raté* ; et si LE MONDE ILLUSTRÉ s'occupe de lui, c'est qu'il est tenu par ses fonctions d'enregistrer l'actualité qui passe et de consacrer une page même à ceux qui ne la méritent pas.

CHS NORMAND.

TYPES OUTAOUAISIEIS

M. E.-Z. Massicotte nous a fait connaître, dans le MONDE ILLUSTRÉ, les différents types de la Métropole commerciale canadienne, et dans le numéro du 28 février, M. Aubé nous a décrit quelques types *Quebecquois*, et M. Sulte des *Trifluviens*. La série ne saurait être complète à moins d'y ajouter quelques lignes descriptives des types de la Capitale.

La grande Lucie (je ne sais pas son autre nom), qui est morte il y a quelques années, s'engageait à la journée comme elle était grande et forte et qu'elle faisait bien l'ouvrage qui lui était donné, elle était toujours employée.

Ce qu'elle aimait, c'était qu'on lui parla du mariage ; aussi, tous prenaient plaisir à la taquiner sur ce sujet, chacun lui disait qu'il l'aimait, et puis... ça la faisait sourire. Elle était toujours prête à se marier. Une fois, un farceur qui venait d'obtenir son consentement à se marier, lui demanda ce qu'ils feraient la première journée de leur mariage.

— La première journée ? Nous la consacrerons à saint Joseph.

— Et la deuxième ?

— La deuxième, nous la consacrerons à la sainte Vierge.

— La troisième ?

— La troisième, vous serez surpris et en même temps content !

Elle disait qu'il y avait des employés civils et des ministres du gouvernement qui voulaient la marier, mais comme ils buvaient tous, elle n'en voulait pas.

Pourtant il y en avait un, très savant, qu'elle ne haïssait pas, un si bon écrivain, qu'il écrivait aussi bien avec le manche qu'avec la plume.

Desjardins.—Mes souvenirs de celui-ci sont un peu vagues ; tout ce que je sais, c'est qu'à cause de sa petitesse les gamins l'avaient appelé : *Tit homme dans la lune*. Il n'avait pas plus de quatre pieds de haut. Il soufflait l'orgue à la cathédrale, le dimanche, et quand on lui demandait ce qu'il faisait à l'orgue, il répondait que c'était lui qui touchait de l'orgue.

Cogne-Poche.—Un de nos mendiants bien connus. Un grand brun, maigre, pas de barbe, et les cheveux jamais, ou rarement peignés. *Cogne-Poche* est infirme. Pauvre garçon, il a le côté droit paralysé ou à peu près. Quand il marche, le pied droit retombe lourdement sur le trottoir et le bras

droit lui frappe sur le ventre. Delà au cognomen, *Cogne-Poche*, il n'y avait qu'un mot.

Quand il arrive à une porte, son salut est : Bonjour, Monsieur ! bonjour, Madame ! bonjour, tout le monde !... puis il demande la charité pour l'amour de Dieu, et à son départ mêmes saluts.

Il y a quelques années, un de mes amis, membre du corps de musique de Sainte Anne d'Ottawa, rentrait chez lui le matin du premier jour de l'an, de bonne heure, après avoir séréadé divers citoyens toute la nuit avec le corps de musique. Il aperçut sur un côté de la rue *Cogne-Poche*, — de l'autre côté sa femme, — (car *Cogne-Poche* est marié). *Cogne-Poche* venait justement de recevoir comme étrennes une belle tarte. Joyeux, il se retourne et crie à Marie (son épouse), en lui montrant la tarte : " Marie ! regarde... A qui la belle gueule ? "

Et Marie de répondre souriante : " A poué, cher ! "

**

Etienne Belors ou *Ti quienne*.—Celui-là est un ancien, et qui ne l'a pas connu ? Un petit bonhomme noir, le visage tout en grimaces. On ne le voit plus aujourd'hui. Est-il trop vieux pour continuer son commerce du passé, la quête ?... C'est peut-être cela.

Il avait toujours une canne et un fouet dans la main droite. Le fouet pour les gamins, ou ceux qui le taquinaient trop. Dans son bras gauche, il tenait son panier.

Quand on ne lui donnait rien là où il frappait, il s'élevait et invectivait les gens de la maison.

Pour quelques sous on le faisait danser de grandes demi-heures, ou courir d'un coin de rue à l'autre. C'était comique de le voir courir, son panier au bras, brandissant de l'autre main son fouet et sa canne. Parfois une crampe ou autre douleur le prenait dans les jambes. Alors, s'arrêtant soudain, il se retournait et apostrophait de la belle sorte ceux qui le faisait courir, disant qu'ils voulaient le faire mourir, en le faisant courir comme ça.

Ti quienne partait le matin, faisait le tour de la basse-ville, visitait Hull, et puis se rendait à Aylmer, à 12 milles d'Ottawa, et revenait de bonne heure dans l'après-midi—marchant d'un pas rapide—et toujours brandissant son fouet.

**

Le roi du Canada, Moïse Aquin, mieux connu sous le nom de *Moses Inkman*, parce qu'il fait de l'encre qu'il vend à la bouteille. Moïse s'occupe principalement à présent du commerce des chiffons, vieux fer, etc. Moïse aime beaucoup à parler politique. Combien de fois ne l'ai-je pas vu, monté sur un baril, qui lui servait de tribune, adressant la parole sur les questions du jour, à une quinzaine de personnes autour de lui, qui riaient à gorge déployée des sornettes qu'il leur disait.

Quand le marquis de Lansdowne, ayant fini son terme, nous laissa, l'on suggéra à Moïse de faire application pour cette place. On lui prépara une grande feuille sur laquelle on mit beaucoup de signatures, puis on lui conseilla d'obtenir la signature de sir H.-L. Langevin. Moïse se rendit donc au Département des Travaux Publics, et voulait absolument voir sir Hector. On fut obligé de le mettre à la porte.

Un jour, Moïse arrive au Département de l'Agriculture, branche des brevets d'inventions. Il désirait *patenter* une idée qu'il avait pour construire un pont en pierre suspendu par des chaînes entre Hull et Ottawa.

Lors de la lutte pour la Chambre locale dans le comté d'Ottawa il y a quelques années, des farceurs de Hull vinrent chercher Moïse pour parler politique avec un nommé *Corps Dur*. Après quelques minutes de discussion, ils en vinrent aux personnalités, quand Moïse se fâcha et abandonna la partie en disant : " Messieurs les électeurs de Hull, je ne vous remercie pas d'être venu me chercher à Ottawa pour parler contre un s—c—é fou, comme ça ! "

Le 26 février dernier, ici, eut lieu la nomination des candidats au fédéral ; Moïse se présenta, et offrit à l'officier en charge, une requête pleine de

noms, et une liasse de papiers bleus—son dépôt. Il voulut aussi adresser la parole aux personnes présentes dans la salle de l'Hôtel-de-Ville, mais un agent de police l'en empêcha.

Ce qu'on pourrait raconter de Moïse remplirait un volume, mais ces quelques lignes donneront une idée de notre type le plus drôle.

N. DURAND.

CERCLE VILLE-MARIE

La dernière séance Littéraire, Dramatique et Musicale du cercle Ville Marie, donnée le 30 mars dernier a été très intéressante.

Le Rév. Père Henriot a soutenu sinon rehaussé sa brillante renommée ; sa conférence sur la *Nécessité des Ordres Religieux* vivra longtemps encore dans la mémoire de tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre.

Puis, parmi les autres parties du programme, la déclamation de M. Alfred Labelle : *Les Dernières Cartouches*, de Louis Fréchette, a été très bien goûtée.

Enfin, dans l'*Avocat Patelin*, MM. J. W. Poitras, Eug. Primeau et R. Dumouchel ont rempli leurs rôles, on ne peut mieux.

Que notre ami et collaborateur, M. J. W. Poitras, accepte nos plus sincères félicitations !

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de mars, a eu lieu samedi, le 4 avril dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	12,519....	\$50.00
2e prix	No.	31,656....	25.00
3e prix	No.	24,504....	15.00
4e prix	No.	20,115....	10.00
5e prix	No.	28,270....	5.00
6e prix	No.	11,619....	4.00
7e prix	No.	5,859....	3.00
8e prix	No.	29,138....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

335	6,055	13,359	21,223	25,629	31,164
536	6,230	14,828	21,370	25,852	31,322
751	6,242	15,257	21,913	26,462	31,644
997	6,375	15,485	22,118	26,607	32,426
1,371	6,438	15,964	23,013	26,993	33,345
1,910	7,540	16,923	23,061	27,277	33,362
2,341	7,970	17,179	23,174	27,764	33,747
2,863	8,366	17,261	23,275	27,828	36,047
2,917	8,593	17,388	23,417	27,909	36,341
3,615	8,641	18,502	23,613	27,977	36,768
4,232	10,586	18,973	23,868	28,475	37,716
4,376	10,630	19,387	24,241	28,591	38,292
4,399	12,233	19,750	24,838	29,413	38,829
4,591	12,731	20,478	25,089	30,448	39,869
4,677	13,346				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de MARS sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 276, rue Saint-Jean, Québec

Les pleurs, dans le chagrin, c'est la pluie au désert.—FRANÇOIS COPPÉE.

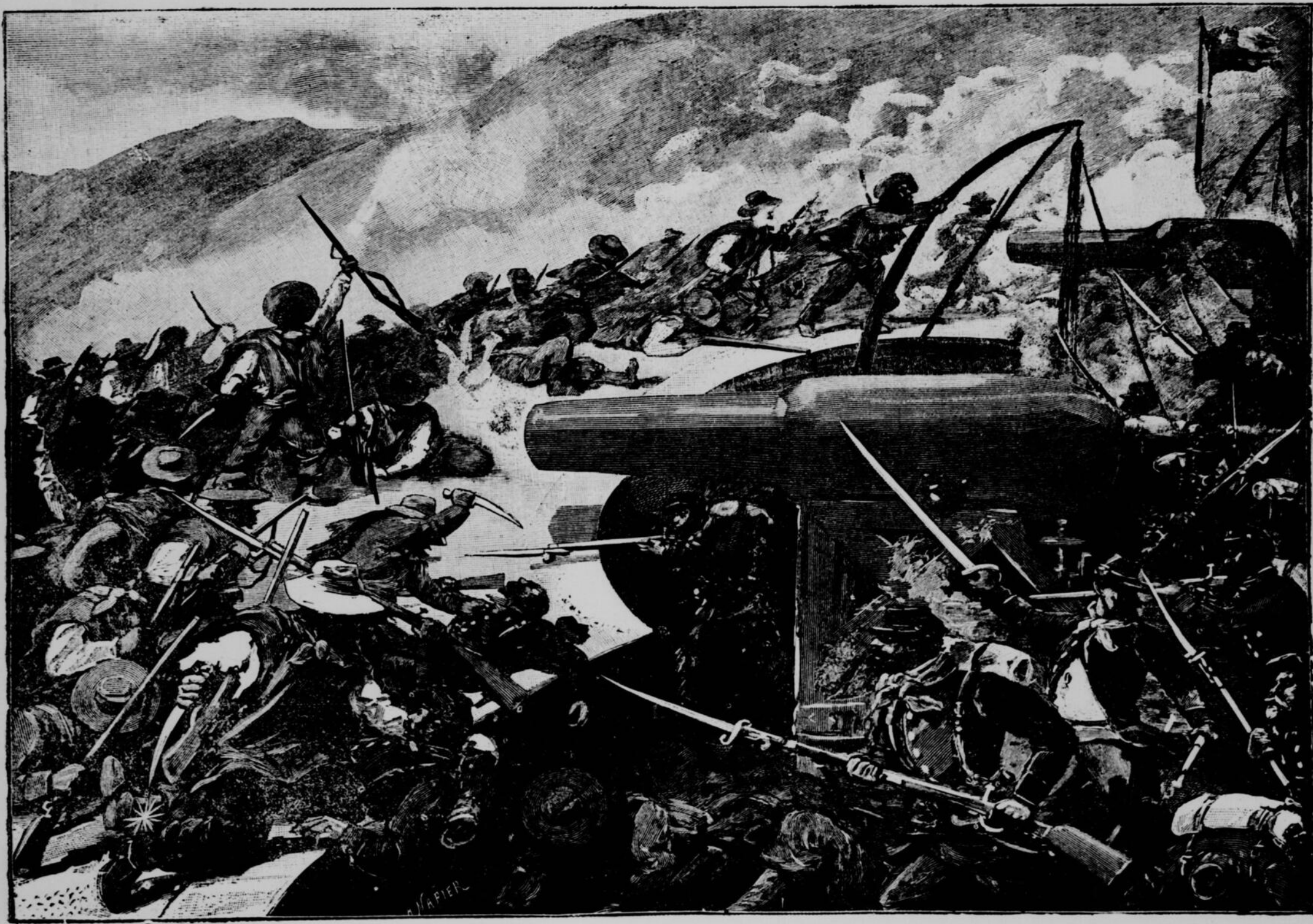
Pour la plupart de ceux qui s'y livrent, la politique n'est que l'art de faire ses affaires aux dépens du public.—A. LEROY-BEAULIEU.



THEATRE "JEANNE D'ARC."—LE BUCHER SUR LA PLACE DU VIEUX MARCHÉ A ROUEN (4e tableau)

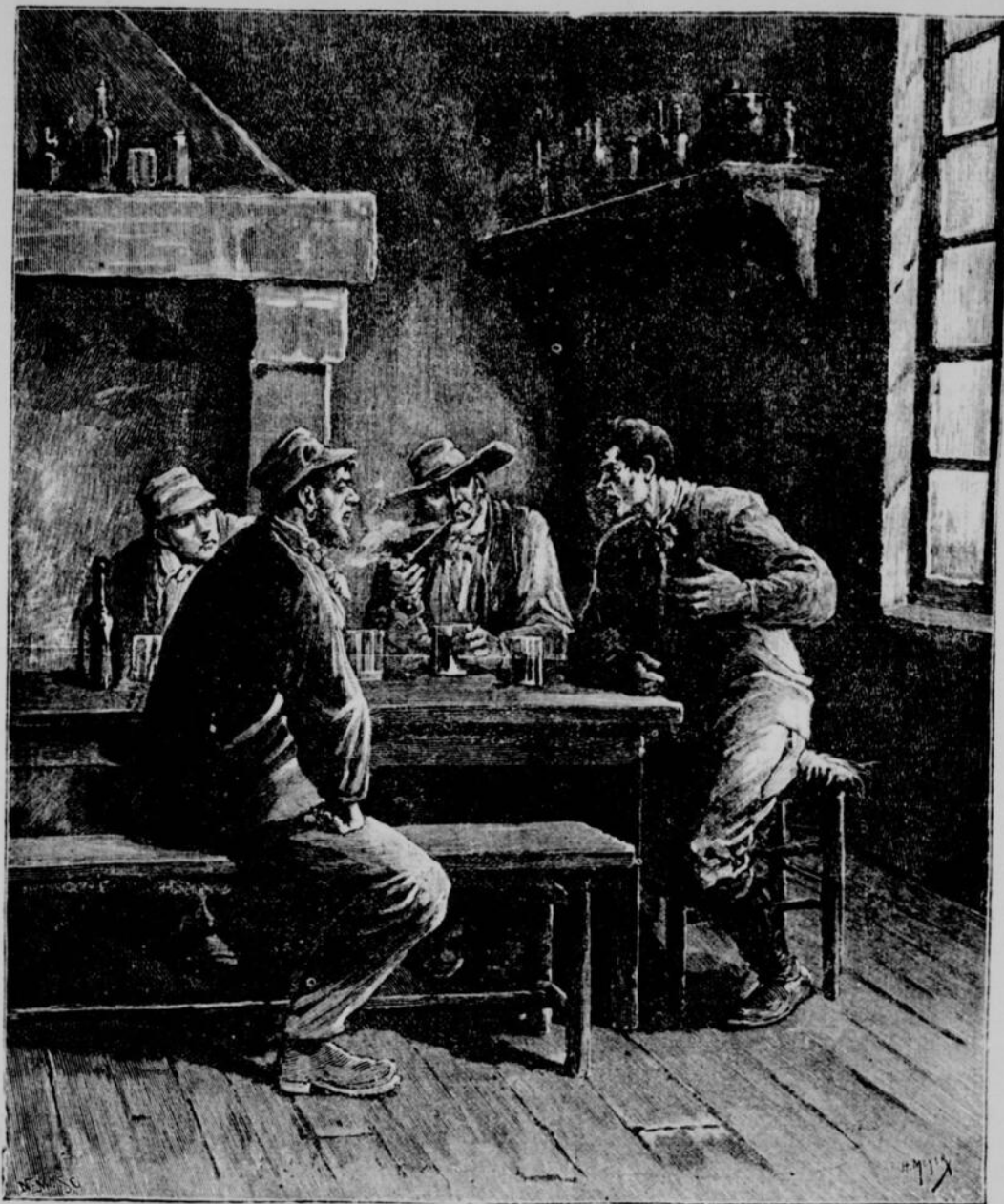


THEATRE. — LE GREFFIER LISANT A JEANNE D'ARC DANS SA PRISON LA SENTENCE DE MORT



LA REVOLUTION AU CHILI. — PRISE D'EQUIQUE PAR LES INSURGES

FLEUR - DE - MAI, Feuilleton du "Monde Illustré"



—Eh bien ! moi ! pas plus tard qu'hier au soir, j'ai vu la Fade Grise. . . . (Voir page, 792, col. 1)

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

Pas longtemps. Une petite forme mince se dessinait bientôt du côté de la ferme.

—C'est elle, murmura l'amoureux,—car dans Victor un amoureux a été vite reconnu,—c'est elle c'est Reynette, elle a trouvé le moyen de sortir, et elle vient encore par ce froid !

Reynette, une jolie jeune fille à profil de vierge, blonde, à grands yeux bleus, à teint mat sur lequel le soleil et la brise n'avaient point eu prise, Reynette était la fille de Roger Horteux, le maître de la ferme des Rousseaux, et elle aimait de tout son cœur Victor Fortier, qui le lui rendait de son côté avec usure.

Ce petit roman champêtre n'allait pas tout seul, tant s'en faut.

Les deux enfants ne demandaient qu'à se marier, mais les parents ne voulaient point entendre parler de ce mariage.

Les parents de Victor, du moins, car ceux de Reynette ne désiraient pas mieux, au contraire.

La raison : Victor était un bon parti, et Reynette, pour employer une expression du pays, n'avait que sa cotte.

Et bien que la maîtresse Fortier gâtât son fils, elle ne voulait point de la pauvre Reynette pour lui. . . . une fille qui n'avait rien !

Les jeunes gens se voyaient cependant, à l'insu des parents. . . . Ils se voyaient pour se dire qu'ils s'aimaient, qu'ils s'adoraient, et pour répéter la divine chanson. . . .

Qui depuis deux mille ans
Se suspend chaque soir aux lèvres des amants.

Et ils faisaient des vœux pour l'avenir, ils invoquaient l'éternelle espérance. . . . et par tous les temps, ils venaient aux pieds de ce bouquet de chènes.

Reynette arrivait, transie, tremblante, les mains dans son tablier.

—Oh ! Reynette,—lui dit l'amoureux,—que vous êtes donc gentille, de venir ce soir, par ce froid là.

—J'ai tardé un peu,—dit elle,—car à la ferme on n'est pas couché.—Mais le père et la mère dorment au coin du feu. . . . N'empêche qu'il fait bien froid. . . .

Nous ne reproduisons pas la conversation des amoureux, elle est connue par cette raison qu'elle est toujours la même, dans tous les pays et dans toutes les langues.

Ils se plaignaient comme toujours de la rigueur du sort et de la dureté des parents de Victor. . . .

—Et vous,—lui demanda Reynette,—vous n'avez pas eu de désagréments chez vous, au moins ?

—Si, toujours avec ce butor de Félix. . . . Il me recherche, il ne manque pas une occasion de m'être désagréable. . . . Mon père a besoin de lui, alors il se croit indispensable. . . . Ma mère pourtant lui a dit durement son fait, ce soir. . . . Et je

crois qu'il se tiendra tranquille. Du reste, si cela continuait, je mettrais carrément le marché à la main de mon père.... Je lui signifierai que je quitterai la maison si ce vilain être-là ne s'en va pas. Oh ! je sais bien ce qu'il a après moi, allez, Reynette.

—Qu'est-ce qu'il a ?

—Il a qu'il sait que je suis amoureux de vous, et comme il tourne autour de vous, ça le rend furieux....

—Ah ! il peut bien tourner, allez, Victor. Je n'aime point Félix, et je ne l'aimerais jamais, il me fait horreur !.... Il est grossier, malpropre.... Toujours avec ses gros poings et ses gros bras.... Comme si l'on aimait un homme parce qu'il est fort comme un bœuf.... ou comme un âne....

Et ce dernier mot, elle l'accompagna d'un éclat de rire....

Les amoureux ne se doutaient pas qu'à deux pas d'eux, Félix, aplati derrière le tronc d'un chêne, ne perdait pas une de leurs paroles, et se tenait là, aux écoutes, les poings fermés et grinçant des dents.

Victor ne s'était point aperçu que la jeune fille avait déposé un petit panier à terre.

—Qu'est-ce que vous avez dans ce panier, — demanda naturellement Victor.

—Ça c'est une idée à moi.... Et une idée que nous allons.... comment dire.... employer, si vous le voulez bien.... J'ai déjà agi de mon côté. Mais auparavant, il faut que je prenne la chose de plus loin.

—Dites moi vite ça, ma Reynette chérie....

—Eh bien, je me suis dit, voyez-vous, Victor, que s'il y a des choses et des.... créatures qui portent malheur, il y en a d'autres qui doivent porter bonheur aussi.

—Voyez vous ça....

Et Victor appuya ces mots d'un éclat de rire.

—Ah ! il ne faut pas rire, il ne faut pas se moquer, autrement je ne dis plus rien.... Il faut m'écouter, il faut me croire.... Sans cela, je serai très méchante. Vous n'avez pas encore vu ça....

—Je serai sage comme tout un livre d'images.

—Alors, je reprends.... Vous savez bien, la Fade Grise....

—Oui, je sais.... Je veux dire, je sais que tout le monde en parle.... Cet imbécile de Félix disait même tout à l'heure que c'était elle qui avait fait mourir la taure du père Vincent.

—Ça se peut bien tout de même.

—Ne croyez pas cette sottise, Reynette, ma chère Reynette, tout cela ce ne sont que des enfantillages....

—Possible, mais moi je crois aux choses qui portent bonheur.... Et alors, je me suis dit que si l'on pouvait faire du bien à la Fade Grise, peut-être nous jetterait-elle un bon sort.... Voilà mon idée !.... Et vous entendez, Victor, il faut dire comme moi, et trouver qu'elle est bonne.

—Je dirai tout ce que vous voudrez, ma chère petite Reynette.

—Eh bien ! alors, j'ai remarqué que la Fade Grise vient aux silos de betteraves, de pommes de terre, de tous les légumes en un mot que l'on met en terre pour passer l'hiver.

—Et voilà plusieurs fois que je fais cuire moi-même des pommes de terre, des œufs durs, et j'ai porté tout cela, bien en vue, à l'endroit où un silo a été entamé.... Et je reviens le lendemain.... et mes petites provisions ont été enlevées....

Victor se mit à rire.

—A moins que ça ne soit les chiens et les chats de la ferme.

—Que vous êtes vilain !.... Que vous êtes méchant !.... C'est parfaitement la Fade Grise.... J'ai bien vu son train sur la neige.... Un pied tout petit et mince, allongé....

—Alors, qu'est-ce que vous me demandez, ma chère Reynette ?

—Eh bien !.... je voudrais vous voir venir avec moi, pour m'accompagner, parce que toute seule, j'ai trop peur, je n'irai pas.... et alors, à l'endroit où j'ai déposé nos provisions, ces jours derniers, je placerais celles que j'ai prises aujourd'hui dans mon panier. Alors.... nous attendrons tous les deux.... parce qu'avec vous, je n'aurai pas peur.... et puis.... dame.... qui sait ? La Fade Grise saura que c'est nous qui lui appor-

tons notre offrande, et elle nous jettera peut-être un bon sort.... Voilà mon idée....

Victor qui avait été longtemps à l'école et surtout élevé par l'un de ses grands oncles, curé de Ménétréol, qui lui avait soigneusement enlevé de la tête toutes les superstitions sottes en cours dans la contrée, Victor disons-nous, ne croyait guère à la Fade Grise.

Cependant, il se serait bien gardé de se refuser à accomplir ce petit pèlerinage qui lui permettrait du moins de demeurer un peu plus longtemps avec sa bien aimée.

Cependant, il se faisait un cas de conscience de ne point essayer de désabuser Reynette.

—Ma chère Reynette, — lui répondit-il — je ferai tout ce que vous voudrez, je n'ai point besoin de vous le dire, et je vous accompagnerai où vous voudrez. Mais je dois vous le dire sérieusement aussi, je ne crois pas à la Fade Grise.... Et je voudrais vous voir ne point y croire aussi.

—Mais alors que croyez-vous que c'est ? — demanda la jeune fille. — Je l'ai vue.... comme je vous vois là !.... Et ce n'est pas des mentes.... Vous le savez bien, n'est-ce pas, je ne vous en ferais pas.

—Ce que je crois !.... à une malheureuse créature abandonnée, déshéritée, affligée.... une pauvre idiote qui vit misérablement dans les bois, et cherche durement sa nourriture.... Voilà ce à quoi je crois.... Je n'en suis pas moins prêt, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, à faire ce que vous voudrez ; dans tous les cas, si cette pauvre créature a faim, c'est une bonne action que de lui venir à l'aide.... marchons....

—Vous êtes bien gentil.... alors.... vous voulez bien.... mais vous me tiendrez, pas.... vous vous mettrez devant moi, parce que j'aurai grand-peur.... je tremblerai....

Et l'entêté ajouta :

—Je lui ai mis du pain, des pommes de terre, un morceau de salé et des pommes.... Si elle pouvait nous jeter un bon sort....

—Et où est ce l'endroit où vient la Fade Grise ?

—A l'orée de la sapinière, là bas.... Il y a des tas de pommes de terre....

Et les deux amoureux se dirigèrent vers les silos.

Quand ils se furent éloignés, Félix Mingat se montra alors....

—Ah ! je suis un sale, un imbécile, un rien du tout.... Et quoi encore !.... Eh bien, ils verront !.... Ils verront !.... Ils verront !.... bien sûr que je saurai me venger, tout malpropre et tout bête que je suis !....

Et il reprit son espionnage.

Les deux amoureux se croyaient bien seuls et ne s'occupaient guère de lui.

Ils arrivaient à l'endroit indiqué par Reynette, et la jeune fille, aussitôt sur une feuille de papier, étala, bien en vue, son offrande aux protectrices divinités sylvaïnes, auxquelles elle croyait encore, tout comme si elle eût été une Gauloise ou une Celte des anciens âges.

Puis elle se recula à une courte distance et se blottissant une fois encore dans la peau de bique de Victor, elle se tint l'œil aux aguets, l'oreille tendue.

Félix aussi s'était caché derrière un talus et épiant toute la scène.

—La voilà, — fit tout à coup Reynette, qui se sentit prise aussitôt d'un fort tremblement nerveux. — La voilà.... tenez, Victor, la voyait-elle ?

La Petite Mai, effectivement, venait de sortir de la sapinière.

Puis, comme elle s'était approchée du brasier de la Doucine et de Poiroux, elle s'avancait vers le tas de pommes de terre au pied duquel elle était habituée depuis quelques jours, de par les soins de Reynette, à trouver une exquisite provende, qui lui permettait d'assouvir sa faim....

Seulement, cette fois, elle marchait debout, ne croyant plus avoir de précautions à prendre....

Doucement elle avançait cependant.... elle était devenue si sauvage....

Pourtant, à la clarté de la lune, elle reconnut Reynette, qu'elle surveillait depuis plusieurs jours, épiant sa venue, et de la main, de la tête, elle lui adressa une manière de salut....

Reynette, nous l'avons dit, tremblait toujours très fort ; cependant, elle dit à Victor :

—Vous voyez.... elle nous salue ! elle nous remercie.... Vous verrez, elle nous jettera un bon sort. Oh ! vous verrez !.... vous verrez, Victor, grâce à elle, votre mère cédera et votre père aussi....

—Je n'aurai jamais d'autre femme que vous, Reynette, vous avez ma parole, et je n'y manquerai jamais....

La Fade Grise, cependant, s'était mise à dévorer les provisions apportées par Reynette.

Elle avait tant souffert de la faim, la malheureuse !....

Il avait fallu que les tortures fussent bien violentes, pour la faire se montrer ainsi hors d'un bois, à l'œil nu.

Le rayon de lune blanche et claire qui l'enveloppait à ce moment l'illuminait toute entière.

Elle avait reté en arrière les longues boucles de sa chevelure et Victor et Reynette pouvaient admirer son adorable visage.

—Mais c'est qu'elle est très jolie la Fade Grise ! — murmurait Reynette, qui continuait cependant à trembler très fort, tout en se tenant derrière son amoureux et en laissant passer sa petite tête. — Oui ! elle est très jolie. C'est parce qu'elle est contente, voyez-vous, Victor.

La Petite Mai laissait en effet échapper d'imperceptibles exclamations de joie, exprimant sa satisfaction, et l'apaisement de sa faim dévorante.

Reynette ajoutait :

—Dire que quelquefois elle devient si laide, si effrayante.... c'est quand elle est méchante, alors, c'est quand elle jette les mauvais sorts.

—Mais non ! folle ! — fit à mi-voix Victor en riant, — elle est toujours ainsi.

—Mingat a pourtant dit qu'il l'avait vue toute vieille, ridée, et avec des serpents sur la tête.

—Mingat est idiot. C'est ce qu'il y a de plus clair.

A cet instant, la Petite Mai s'arrêta de manger.

Elle sonda d'un œil inquiet les profondeurs de la brande, sa tête s'agitait nerveusement, inspectant tous les arbres du paysage, puis elle laissa échapper un léger cri d'émoi et s'emparant précipitamment du reste des provisions boudit dans la sapinière et disparut....

—Il y a eu quelque chose ou quelqu'un qui lui a fait peur, — murmura Victor, — c'est évident.

Nous ne lui inspirions aucune crainte, mais c'est qu'elle se rendait bien compte que nous n'avions aucune mauvaise intention à son égard. Mais il doit y avoir quelqu'un qui rôde autour de nous.... Et lui-même, attentivement, se mit à examiner un à un les arbres et tous les replis le terrain pouvant servir à dissimuler la présence d'un indiscret ou d'un espion.

Mais il n'aperçut rien.

Au fond de son fossé, Félix demeurait tapi sans broncher.

La curiosité lui avait fait s'oublier un instant, il s'était à demi dressé, pour mieux distinguer celle-ci et elle, la pauvre errante, dont les yeux sans cesse en éveil cherchaient à deviner un ennemi, l'avait aperçu ; alors elle s'était aussitôt enfuie.

Victor et Reynette se retiraient, ils allaient se séparer.

—Nous reviendrons, n'est-ce pas, Victor, — nous reviendrons et nous lui apporterons tout plein de bonnes choses.... Et vous verrez, ça nous portera bonheur.

—Oui, oui !.... tout ce que vous voudrez.... Ça porte toujours bonheur, du reste, de faire du bien à un malheureux.

—Au revoir, Victor, parce que je retourne aux Buteaux.... Et j'ai été trop longtemps, sûr, je vais être grondée....

Et les deux amoureux demeurèrent encore un bon moment sans pouvoir se séparer.

Puis, enfin, Reynette regagna les Buteaux, tandis que Victor reprenait le chemin de la Batterie où il rentra, comme bien on pense, sans avoir tiré un coup de fusil.

Pour Félix, il se coula le long des talus, se défilant derrière les bordures de bouleaux et de chênes et rentra à la ferme peu d'instants après Victor.

Le lendemain, la température n'avait point changé, la terre et la neige étaient toujours aussi dures, toute la campagne demeurait blanche.

Rien à faire à la ferme, une fois la nourriture donnée aux chevaux et aux bestiaux.

Aussi, Félix Mingat, vers une heure de l'après-midi, s'achemina-t-il vers Salbris.

A la *Pomme de Pin*, il était sûr de rencontrer quelques camarades, de boire en compagnie un certain nombre de glorias et de les jouer ensuite à la manille à laquelle il avait une chance toute particulière.

Et puis, il avait son idée, qu'il mâchonnait depuis la veille au soir, et il était pressé de trouver des bons lurons, pour la mettre à exécution.

Il ne s'était point trompé ; un nuage d'épaisse fumée emplissait la grande salle de la *Pomme de Pin*.

Mingat s'en fut droit à une table, où trois gars se trouvaient résous.

— Ah ! tiens, — fit l'un d'eux surnommé Miston, un grand gars à cheveux plats, dans les allures de Félix, — voilà celui de la Batterie, paraît qu'on ne peut pas faire grand-chose chez lui....

— Ni chez vous non plus....

Et il ajouta en distribuant des poignées de mains :

— Salut, Michel, salut, Laurent....

Michel était un petit tordu louchant légèrement mais solide et râblé ; Laurent un grand diable à quinze côtes dont les bras étaient démesurément longs.

Ils interrompirent leur partie pour faire place au nouveau venu.

— Allons, la mère Cadion, — cria Félix à une vieille servante, — allons ! quatre glorias carabinés, c'est moi qui régale.

— Matin ! tu es en fonds, — s'écria Miston, — voilà une bonne affaire.

Mingat reprit aussitôt :

— Et après ces quatre-là, il y en aura quatre autres. Voilà comme nous *sous* aujourd'hui.

Miston regardait Félix en dessous.

Il flirait quelque chose. Félix ne l'avait pas habitué à autant de libéralité.

— Veux-tu jouer, — lui demanda-t-il — Nous allons faire une autre partie et tu en seras ?

Mingat secoua la tête.

— Pas besoin de jouer puisque je régale.

— Qu'est-ce que nous allons faire alors ?....

— Oh ! nous allons nous occuper, j'ai à vous causer.

— Les cartes, ça ne vaut pas mieux ?

— Ben non, puisque je paie et que j'ai une partie à vous proposer....

— Une partie, — fut-il répondu en même temps.

Et les trois têtes des Solognots se rapprochèrent et tendirent trois paires d'oreilles attentives.

— Voilà, — commença Félix, — la Fade Grise a continué son commerce diabolique.

— Oui, — répliqua Miston, — la taure au père Vincent a crevé.

— Et il y a eu des gerbes de brûlées à trois lieues de là aux Verberies, — ajouta Michel....

— Enfin.... faut que ça finisse

Et Mingat tapant un grand coup sur la table, avala tout d'un coup son gloria brûlant.

Les trois gars hochèrent la tête.

— Faut que ça finisse, — fit Laurent, — c'est bien-tôt dit, mais comment que tu pourrais t'y prendre ?... Je voudrais voir ça, moi....

Félix Mingat hocha la tête d'un air capable.

— Eh bien ! moi ! pas plus tard qu'hier au soir, j'ai vu la Fade Grise....

— Toi !....

— Comme je vous vois....

— Il n'y a pas à dire.... je n'ai pas filé.... pas tremblé.... Je l'ai vue à vingt mètres qui mangeait....

— Si c'est Dieu possible !

— Et tu n'as pas eu peur ?

— Tu n'as pas pris tes jambes à ton cou ?....

Ces exclamations se croisaient à voix basse.

Mais les trois auditeurs de Félix semblaient très effrayés.

— Alors, murmura Michel, — elle ne t'a rien dit, rien fait....

— Non.... elle mangeait, voilà tout ce que j'ai vu....

Les yeux de Michel biglèrent d'une façon féroce....

— Oh ! si tu avais eu ton fusil.... Tu aurais pu la canarder comme tu l'aurais voulu....

— Avec ça que ça craint les balles.... T'es fou !....

Laurent agita ses grands cheveux d'un air capable en disant :

— Tout le monde sait bien que ces créatures là, ça n'a pas peur des balles.... Elle lui aurait envoyé sa balle par la figure.... Et puis elle l'aurait pris par le cou et l'aurait étranglé.... Ah ! mais....

Mingat secoua la tête.

— Je ne sais pas tout ça.... Tout ce que je sais bien c'est qu'elle avait faim et qu'elle dévorait en montrant ses dents blanches....

— Ben oui ! Ben oui ! mais qu'est-ce que tu veux faire après tout cela ?

— Voilà pourquoi je suis venu vous trouver. Parce que, cette bestiole là, elle fait du tort partout.

Elle jette un sort ici, une mauvaise parole à l'autre, enfin tout le climat n'est plus tranquille.

Les trois buveurs répondirent d'un commun accord :

— Ça, c'est vrai.

— Alors, moi, j'ai une idée.... Faut purger la contrée de cette mauvaise bête-là.

Les trois têtes qui s'étaient rapprochées s'écartèrent subitement.

Il était évident que l'idée de Félix ne souriait que très médiocrement à ses trois compagnons.

Félix Mingat reconnut la nécessité d'arroser quelque peu le courage de ses camarades.

— Trois autres glorias ! mère Cadion, — commanda-t-il d'une voix forte.

Et il ajouta :

— C'est toujours moi que je *paye*....

Les trois glorias furent apportés et flambèrent et la conversation continua....

On a compris que les dangers courus par la commune, grâce à la présence dans la contrée de la Fade Grise, importaient fort peu à Félix Mingat. Mais une chose qui avait mis du cœur au ventre. C'étaient les paroles de Reynette, disant à l'amoureux Victor :

— Faut lui faire du bien, lui donner de bonnes choses, et elle nous jettera un bon sort.

C'était à cela qu'il voulait parer.... Car ce gros garçon se séchait d'une passion insensée pour Reynette.

Il rêvait de la jolie fille des Buteaux, il y pensait la nuit tout comme le jour, et le motif de son aversion haineuse pour Victor venait de cette affection repoussée.

Ah ! Reynette !.... pour posséder Reynette, il était capable de commettre un crime.

Naturellement, puisque le cœur de celle-ci était plein de Victor, elle ne pouvait sentir Félix Mingat....

Et l'amour quand il est repoussé se rapproche par bien des côtés de la haine.

Il y avait donc des instants où Mingat se demandait s'il n'exécrait pas Reynette plus qu'il ne l'aimait.

Et il cherchait alors quel moyen il fallait employer pour empêcher la fade Grise de venir en aide à Reynette et à Victor, et de protéger leurs amours.

Pour cela, il était indispensable de mettre la créature qui inspirait à toute la contrée une si violente terreur dans l'impossibilité de faire du bien et de nuire.

C'était bien osé, pour un gars qui ressentait une telle frousse. Mais l'amour donne, nous dit-on, de l'esprit aux plus sots, et aussi du courage à ceux qui n'en ont pas.

Dans la passionnante ardeur qui le dévorait Félix Mingat ne pouvait-il conquérir la vaillance nécessaire pour tenir tête à la créature diabolique qui lui inspirait, à lui comme à tout le monde dans ces cantons, une si profonde terreur ?

Certainement il n'aurait pas eu le cœur d'y aller seul. Mais avec d'autres, se sentant les coudes, avec des camarades cela changeait la question du tout au tout.

Les quatre glorias avaient été absorbés et les yeux flamboyèrent, les jambes s'agitèrent, les propos s'entre-croisaient sans attendre la réponse.

Les trois compagnons de Félix étaient arrivés à ce point culminant où il voulait les amener....

Une heure plus tard ils ne doutaient plus de rien. Moi si je la tiens — disait Michel en louchant d'une

façon affreuse, — si je lui croche dedans, je lui tords le cou....

Peu à peu ils avaient atteint le maximum de l'exaltation.

— Eh bien ! pour l'orase, — conclut Mingat, — voilà qui va bien.... Vous n'avez plus peur....

— Non ! non ! — répondirent-ils en chœur, — s'exaltant l'un l'autre.

— Eh bien ! allons prendre des pelles et des pioches.... et je vous dirai mon idée en chemin. Et vous verrez quelle n'est pas mauvaise. Il ne s'agit pas de crocher dedans — comme disait Michel, — mais de la prendre à distance sans la toucher.... J'ai trouvé cela moi !

Et Félix Mingat se frappa la poitrine.

Les conjurés, avaient la tête en feu.... mais ne titubèrent nullement.

Une nouvelle promesse de Félix devait les empêcher de manquer au rendez-vous....

Félix Mingat s'engageait à prendre une bouteille de cognac, — lisez un litre, — pour se garder de la froid.

— Emportez des pelles, des pioches.... Et c'est bien.... Je ne vous en demande pas davantage et rendez-vous dans le bois de Rivaude, au poteau des Ecouteurs....

Félix Mingat rentra d'un pied leste à la ferme de la Batterie.

Ça marchait comme sur des roulettes ; nous avons à dessein passé toutes les lenteurs de la conversation durant laquelle il avait dû lutter contre les appréhensions et les terreurs de ces compagnons.

Mais grâce à ses flots d'éloquence, grâce aussi au bien-heureux alcool il était parvenu à les vaincre et maintenant, sur les dix heures du soir, on verrait de quoi il retournerait.

En un tour de main, il fit sa besogne, surveilla les provendes et se disposait à prendre sa part au repas du soir quand il entendit le père Fortier qui donnait un ordre à Victor.

— Tu prendras la carriole — lui disait-il, — et tu iras chercher un belier à Ménétrél ce soir même.

— Je ne pourrais pas y aller que demain mon père.

— Non, ce soir. Demain, Gaisard ne sera pas là, il sera parti pour Brétigny. C'est ce soir qu'il faut y aller. Tu as ta peau de bique, et Bichette est ferrée à glace.... elle a de bon clous....

Le jeune homme eut peine à réprimer un mouvement de mauvaise humeur qui n'échappa point à Félix.

— Bon — murmura-t-il, — je n'ai pas entendu, hier au soir, mais pour sûr, il a rendez-vous ce soir avec Reynette....

Et il modifia aussitôt ses batteries.

Non, il ne dinerait pas ce soir là, il n'avait pas faim, il le disait à l'avance à maîtresse Fortier. Il ira même se coucher de bonne heure.

— Tu auras pris froid en allant au bourg, lui dit la mère Fortier en lui offrant une tasse de bourrache qu'il s'empressa de refuser.

Puis il partit armé d'une pelle et d'une pioche, sitôt la veillée commencée, se dirigeant vers les Buteaux, là où la veille, avait eu lieu le rendez-vous de Victor et de Reynette....

Félix Mingat ne s'était pas trompé.

Reynette arriva sur les huit heures et demie son petit panier au bras.

Mais elle attendit vainement Victor durant un long moment.

Victor, nous le savons, courait à cet instant, tout en maugréant, sur la route de Ménétrél.

Lassée d'attendre elle se dirigea vers le sillon où la veille au soir elle avait déposé son offrande. Elle tremblait bien fort, elle était seule.

Malgré tout elle voulait offrir le contenu de son panier à la bonne Fade.

Elle aimait tant Victor, et son désir était que la surnaturelle créature, avec laquelle elle était en rapport, lui jetât un bon sort.

Elle s'approcha donc du silo et, comme la veille, bien en vue, sur une feuille de papier, elle étala l'offrande, prêtant l'oreille, tremblant comme la feuille et s'arrêtant à tout instant pour voir si la Fade Grise ne se montrait pas.

Une fois ses provisions bien en vue, elle se releva et partit précipitamment.

Mais elle n'eut pas fait cent mètres qu'une ombre se dressa devant elle.

C'était Félix.

— Ah ! je vous y prends ! — dit-il, en la saisissant par le bras — Où courez-vous à cette heure ?

La pauvre petite Reynette avait laissé échapper un cri de terreur.

— Ça ne vous regarde pas, — répliqua-t-elle en faisant des efforts pour se dégager, — non, ça ne vous regarde pas, c'est mon affaire... et vous êtes un méchant garnement de m'avoir fait peur.

— Ah ! je vous fais peur !... moi !... Mais si c'était Victor, ça ne serait pas la même chose.

— Non, ça ne serait pas la même chose... parce que Victor n'essaiera jamais de m'effrayer.

— Je te crois !

Et Félix Mingat se mit trivialement à rire.

— Enfin, laissez-moi, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

— Vous en direz plus long à Victor.

— Ça me regarde.

— Parce que vous aimez Victor.

— Oui ! j'aime Victor... et je l'aime de tout mon cœur... C'est y ça que vous voulez savoir ?

Eh bien ! maintenant, vous l'avez appris... Et à présent, laissez-moi !...

Mingat lâcha effectivement le bras de Reynette, mais en ayant le soin de se mettre en travers pour lui barrer la route.

— Eh bien ! à mon tour, Reynette, écoutez-moi bien... Jamais vous n'épouserez Victor. D'abord parce que ni son père ni sa mère ne veulent entendre parler de ce mariage. Ensuite parce que je vous aime, moi, Reynette, et que j'étranglerais plutôt Victor : oui, je le tuerais aujourd'hui même, si je croyais que vous allez devenir sa femme...

— Vous êtes un misérable !... un fou !... et je préviendrai le père et la mère de Victor, tout comme Victor lui-même.

— Ils ne vous croiront pas, je dirai si bien que ça n'est pas vrai.

— Nous verrons... En attendant, laissez-moi passer... Il faut que je retourne au plus tôt.

— Oui, c'est possible... Mais je n'ai pas d'explications à vous donner.

— Écoutez, Reynette, oubliez Victor, acceptez-moi pour promis, et vous serez bien heureuse... Je travaillerai comme quatre, pour vous donner tout ce qu'il vous faudra... Et vous serez la maîtresse...

— Après l'eau-de-vie, n'est-ce pas, — répliqua méchamment Reynette, car les femmes sont féroces en pareil cas...

Mal lui en prit d'avoir prononcé cette dernière parole, car la rage qui couvait dans le cœur de Félix Mingat éclata tout à coup.

— Oui, — fit-il en la saisissant à bras-le-corps, — oui, vous partirez, mais pas avant de m'avoir embrassé.

Reynette se débattait en poussant des cris ; mais, avec sa puissante musculature, Mingat ne l'en empêchait que d'avantage.

Sa tête s'approchait de celle de la jeune fille qui faisait de surhumains efforts pour se reculer et lui échapper, lorsque soudain le gars desserra les bras de lui-même en poussant un cri de terreur.

Il venait de se sentir, durement appliqué, un coup sur la nuque.

Brusquement il se retourna, mais il se trouva face à face avec la Fide Grise qui, très opportunément, avait trouvé à propos de venir en aide à celle qui lui apportait secours.

Il faut bien le dire, Reynette n'était guère plus rassurée que Félix, elle aussi elle prit les jambes à son cou sans détourner la tête, tout en se répétant :

— Tout de même, sans elle, cette canaille de Félix me faisait passer un mauvais quart d'heure !

Mingat courut pendant une centaine de mètres, puis il s'arrêta.

— Je suis ty bête, — murmura-t-il en essuyant son front mouillé de sueur. — Elle m'a frappé... Mais c'est comme qui dirait une personne naturelle. Maintenant, elle m'a fait manquer mon affaire... Jamais Reynette ne voudra de moi... Je n'oserai pas tout seul, sûr ; mais avec les autres, nous allons voir...

Et il se dirigea à travers la brande vers le poteau des Écouteurs.

Les trois gars s'y trouvaient au coup de dix heures sonnant.

Dame ! ils avaient un peu plus encore insisté sur l'alcool pour se donner des jambes, des bras et du cœur.

Ils étaient ce que l'on appelle raides, mais ils se tenaient encore et possédaient assez de force et de raison pour faire du mal.

Dans la lutte qu'il avait eue à soutenir avec la Petite-Mai, aussi bien qu'avec Reynette, le litre d'alcool dont il s'était muni, selon sa promesse, n'avait pas eu à souffrir.

Les quatre garnements burent encore une assez forte lampée dont certainement ils n'avaient nul besoin, puis ils se mirent en route, s'enfonçant dans les bois de Rivaude...

Revenons à Fleur-de-Mai.

Sa bonne nature, son droit petit cœur, n'avaient pu demeurer indifférents à l'attaque dont Reynette avait failli être la victime...

Reynette lui avait apporté à manger, fait du bien, Reynette lui avait apporté à manger, puis elle mourait de faim. Elle devait prendre sur elle et venir à l'aide de Reynette.

C'est ce qu'elle avait fait ; sans pouvoir analyser le sentiment qui s'agitait en elle, elle ressentait une satisfaction intime.

Voyant Félix Mingat s'enfuir, elle avait ri !...

Oui, elle avait éclaté de rire !...

Elle qui éprouvait de tout le monde une peur farouche, elle pouvait donc inspirer de la crainte à quelqu'un !...

Elle s'était mise à manger tranquillement les provisions apportées par Reynette, puis elle s'enfonça dans les bois de Rivaude, et gagna le roncier, dans lequel elle pénétra en grimpaillant sur son chêne, comme déjà nous l'avons expliqué.

Une fois-là, elle pénétra dans son terrier, et rassasiée, tranquille avec cette quiétude de l'oiseau à qui Dieu donne la pitance, elle s'endormit doucement sur son lit de fougères.

La nuit devait être avancée quand elle se réveilla.

Une inquiétude venait de s'emparer d'elle...

Non ! elle ne se trompait pas, on marchait au-dessus de sa tête.

Qui donc avait réussi à pénétrer dans le roncier ?

Des loups encore ?

Non, le pas des loups eût été plus léger.

Qui donc ?...

Des êtres humains...

Elle prêta l'oreille...

On marchait doucement, avec précaution...

Puis tout retomba dans le silence...

Pas pour longtemps, hélas !...

A l'un des orifices du terrier, un être humain faisait quelque chose.

Quoi ?...

Allait-on creuser le terrier pour s'emparer d'elle ?

Les dents lui claquaient...

Elle était en proie à une terreur folle...

Qui donc avait découvert sa retraite ?...

Mais non, elle n'entendait aucun coup de pioche.

Personne ne cherchait à creuser...

Alors, pourquoi demeurait-on au-dessus d'elle ?

Un léger craquement se fit entendre...

Puis un pétitement !

Le feu venait d'être mis à une brassée de bruyères humides.

Accroupie au fond de son accul, la Petite-Mai écoutait l'oreille tendue.

La bruyère mouillée par des flocons de neige glacée et de givre ne prenait pas tout d'abord.

Elle grésillait, puis s'éteignait.

Un jurement étouffé, et l'opération recommença.

Cette fois, en dessous, l'individu qui voulait mettre le feu, avait fini par trouver de la bruyère sèche.

Un pétitement se fit de nouveau entendre, une brassée de brindilles fut enfoncée à tour de bras dans le premier conduit du terrier, et une première bouffée de fumée âcre et chaude arriva jusqu'à la Petite-Mai.

Pauvre créature ! Les misérables qui lui en voulaient l'enfumaient comme un blaireau, comme un renard !

A ce premier feu, on ajoutait de la bruyère trempée.

Peu importait désormais, maintenant que le feu était allumé. De la bruyère humide s'échappaient

d'épais tourbillons d'un gris opaque qui remplirent promptement la retraite de la pauvre abandonnée.

Elle se réfugia au plus profond de sa grotte.

La fumée l'y poursuivait encore.

Il était impossible de demeurer plus longtemps sous terre, elle allait être asphyxiée.

La Petite-Mai portait les mains à sa gorge.

Sa tête oscillait d'une épaule à l'autre, tandis que dans ses yeux roulait comme une expression de folie...

Non ! elle étouffait !... elle étranglait !...

Alors elle amassa toutes ses forces... elle réunissait tout ce qu'il lui restait de vigueur... et elle se coula dans le conduit opposé à celui par lequel venait la fumée...

Une fois à l'air, elle aspira avec délices une bouffée d'air frais.

Elle écoutait, nul bruit ne frappait son oreille.

Mais la fumée la poursuivait encore, s'attachant à tout son être.

Une quinte suffocante de toux s'était emparée d'elle.

Alors, tête baissée, les coudes au corps, elle bondit en avant, frônant droit, pareille à un faune.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHIE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Les Martyrs

Des maux de tête cherchent en vain un soulagement jusqu'à ce qu'ils aient commencé à faire usage de la Salsepareille d'Ayer. Alors ils regrettent les années de souffrances, qu'ils auraient pu éviter, s'ils avaient essayé ce remède plus tôt. Le mal était constitutionnel, non local ; et jusqu'à ce que la Salsepareille d'Ayer eût effectué son travail, comme Altératif et Épurateur de Sang, ils étaient condamnés à souffrir.

La femme de Samuel Page, 21 Austin st., Lowell, Mass., était depuis longtemps, sujette à d'horribles maux de tête, résultat de désordres de l'estomac et du foie. Une guérison radicale a été accomplie par la Salsepareille d'Ayer.

Frank Roberts, 727 Washington st., Boston, dit qu'il avait autrefois de terribles maux de tête et que jusqu'à ce qu'il prit de la Salsepareille d'Ayer, il n'avait jamais trouvé aucune médecine qui pût lui donner un

Soulagement Permanent.

"Je souffrais de maux de tête, d'indigestion, de faiblesses, et étais à peine capable de me traîner dans la maison," écrit Mme. M. M. Lewis, de A. st., Lowell, Mass. "La Salsepareille d'Ayer a accompli un merveilleux changement dans mon cas. Je me sens maintenant aussi bien portante et aussi forte que jamais."

Jonas Garman, Esq., de Lykins, Pa., écrit : "Chaque Printemps, pendant des années, j'ai souffert d'une manière affreuse de maux de tête, causés par l'impureté du sang et de la bile. Il me semblait pendant des jours et des semaines que ma tête allait se fendre. Rien ne me soulagea jusqu'à ce que je pris de la Salsepareille d'Ayer. Cette médecine m'a guéri complètement."

Quand Mme. Genevra Belanger, du No. 24 Bridge st., Springfield, Mass., commença à prendre de la Salsepareille d'Ayer, elle avait souffert depuis nombre d'années d'une affection grave des reins. Chaque Printemps, aussi, elle était affligée de maux de tête, de la perte d'appétit et d'indigestion. Une de ses amies la persuada de faire usage de la Salsepareille d'Ayer, laquelle lui profita merveilleusement. Sa santé est maintenant parfaite. Les Martyrs des maux de tête devraient essayer !

Ayer's Sarsaparilla.

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix \$1 ; six flacons, \$5. Valant \$5 le flacon.

UN VOYAGEUR QUI SE RÉJOUIT

Summerside, I. P. E., 10 octobre 1888 :
"Ayant employé l'Huile de Saint-Jacob pour une foulure grave du genou, je puis attester ses propriétés curatives spéciales, attendu qu'au moins d'une bouteille a complètement guéri la foulure." George Gregg, voyageur de la maison J. C. Ayer & Cie.

DÉCOUVERTE DU QUINQUINA

Ce médicament, le plus précieux de tous ceux qui possèdent l'art de guérir, est une des grandes conquêtes faites par l'homme sur l'empire végétal.

Quelle a été l'origine de ce médicament ? Si l'on en croit une tradition qui tient un peu de la légende, les propriétés fébrifuges du Quinquina auraient été connues très anciennement des Péruviens, qui auraient soigneusement caché ce secret à leurs oppresseurs. Mais, ajoute-t-on, un corrégidor de Loxa aurait reçu d'une indigène la révélation de ses précieuses propriétés, et il s'en serait servi pour guérir (en 1639) la comtesse d'El Cinchon, femme du vice roi du Pérou, d'une fièvre intermittente grave.

Louis XIV ayant été guéri de la fièvre par un spécifique, en acheta la recette à un Anglais nommé Talbot. Or, ce précieux remède, ce remède incomparable, c'était... une liqueur au quinquina.

A partir de cette époque on s'empresse d'adopter ce remède, et le triomphe du Quinquina fut assuré.

M. le Docteur Ed. Morin fut honoré d'un prix d'encouragement d'une superbe médaille et obtint ensuite plusieurs diplômes pour sa préparation si bien connue, *Le Vin au Quinquina* du Dr Ed. Morin, bois on hygiénique d'un goût agréable, employée comme tonique stimulant, fortifiant et reconstituant.

Le Vin au Quinquina du Dr Ed. Morin, pris avant le repas ouvre l'appétit, après le repas il favorise la digestion, il dissipe les maux de tête ; il combat la faiblesse d'estomac, la Chlorose, l'Anémie, les Maladies de langueur, l'épuisement et les Convalescences lentes. Sa réputation et sa popularité le dispensent de tout éloge : il suffit de constater que leur réunion constitue un médicament d'une certitude absolue. Pour le gros s'adresser chez M. E. Lafort & Cie 338 rue Saint-Paul et Lyman, Knox & Cie, 374 rue Saint Paul.

— Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensif. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qu'affectent les trois quarts et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larièvre, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fla, où tous les marchands peuvent se le procurer. Ainsi à vend et partout aux États-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larièvre, Manchester.

LOTI: DE LA PROVINCE DE QUEBEC.

AVIS

J'attire l'attention des personnes qui m'écrivent au sujet de la LOTERIE DE COLONISATION, sur le fait que je me suis retiré de cette loterie il y a près d'une année. Je suis le gérant de la LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC, et je n'ai rien à faire avec la LOTERIE DE COLONISATION.

S. E. LEFEBVRE.

Montréal, avril 1891.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT: RHUMATISME

NÉURALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO. DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX. MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS. MAUX DE GORGE. ENROUEMENT. ENGELURES. ENTORSES. FOULURES. CONTUSIONS. BRÛLURES ETC. En vente chez tous les pharmaciens et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix. THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

Voitures d'Enfants !

EN JONG, BAMBOU, etc., depuis \$6.50 à \$30.—50 différents modèles



Aussi le plus grand choix de MEUBLES de la Puissance. E-compte spécial accordé aux acheteurs hors Montréal.

RENAUD, KING & PATERSON

Meubles et Literies

652, RUE CRAIG, MONTREAL

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcellhou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; I'a, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marionette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c ; Race Course, galop, C. D. Blake, 20c ; Marche Fantastique, A. Latour, 15c ; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E. H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué 11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon, 1898 rue Sainte-Chatherine.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Dela-grave, 15, rue Soufflot, Paris (France)

MAISONS RECOMMANDÉES

(NEW-YORK)

Hôtel Lantelme
Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vittré, Montréal

GEORGES CH. BERTAND

1631, Notre-Dame

Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Elevateur de plancher Chambre 3 et 4

Ecole

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN,

Artiste-peintre, No 62, rue St-Jacques, Montréal



Insist upon having the HARTSHORN.

SOLD BY ALL DEALERS.

Factory, Toronto, Ont.



And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial

TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. THE BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address

9 VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Colonne Carsley

Tabliers! Tabliers!

Tabliers de nourrices
Tabliers de servantes
Tabliers de cuisinières
Tabliers d'enfants
Tabliers de dames

Bavettes! Bavettes!

Bavettes honeycomb
Bavettes étoffe Terry
Bavettes piquées à la machine
Bavettes piquées à la main
Bavettes piquées en soie

Tabliers d'Enfants!

Tabliers en mousseline
Tabliers en lawn
Tabliers en batiste
Tabliers Holland

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

Blouses de Dames!

Blouses en coton pour dames
Blouses en lawn pour dames
Blouses en flanelle pour dames
Blouses en flanellette pour dames
Blouses en veling pour dames.

Le plus grand assortiment de blouses de dames au Canada.

Blouses de jeunes Filles!

Blouses en flanelle pour jeunes filles
Blouses en flanellette pour jeunes filles
Blouses en lawn pour jeunes filles
Blouses en cachemire pour jeunes filles

Toutes les grandeurs de blouses pour jeunes filles en magasin.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

BONNETS! BONNETS!

Bonnets de servantes
Bonnets de demoiselles de compagnie
Bonnets de cuisinières
Bonnets pour faire le ménage
Bonnets de bonnes
Bonnets en dentelle
Bonnets de veuves
Bonnets de nuit.

Nous gardons toutes sortes de bonnets et à tous les prix.

C'est le seul département de la sorte qui soit complet au Canada.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

NOUVEAUX SATEENS!

Nouveaux sateens de meubles, les plus beaux que nous ayons jamais exposés en vente. Grande variété. Prix les plus bas possible.

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLY

100, 125, 150, 175, 200, 225, 250, 275, 300, 325, 350, 375, 400, 425, 450, 475, 500, 525, 550, 575, 600, 625, 650, 675, 700, 725, 750, 775, 800, 825, 850, 875, 900, 925, 950, 975, 1000

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY



Pour le soulagement
et la guérison de
l'Asthme, de la
Bronchite,
du Catarrhe, du
Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez
une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU
Dr NEY est offert au public en toute confiance.
Les mérites de cette excellente préparation sont
attestés par de nombreux témoignages. Faute
d'espace, nous ne donnons que quelques extraits
de deux de ces attestations.

La Rev. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général
de St-Basile, Manitoba, dit :

"... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-
asthmatic, je crois qu'il vaut ce qu'il promet.
S'il ne guérit pas toujours, il soulage in-
failliblement."

St-Basile, 8 juin 1887. Sœur A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1899 :

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-
ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plu-
sieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai
eu un cas particulièrement grave, dans la per-
sonne d'un vieillard de 72 ans, asthmatique in-
cure depuis 12 à 15 ans. Cet homme était dé-
terminé mal, qu'il craignait la suffocation. Je
lui fis respirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-
ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt la
respiration reprit son cours régulier. Il y a
de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que
j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette
époque. Je lui ai donc pu louer de l'usage
de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIERES, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de
50 cts et de \$1.00.

— Franco par la maille sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBILLET, Pharmacien

JOLIETTE, P. Q.

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos

HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &

WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix

de PIANOS et ORGUES fabriqués en Ca-

na-da.

Catalogues expédiés sur demande. [Ac-

cords et réparations faits à ordre.

Une visite est sollicitée aux salies

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

A. HURTEAU & FRÈRES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et

Dorchester, Téléphone 106

Bassin Wellington, en face des

Bureaux du Grand-Tronc

Téléphone 140

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET ÉVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées

GUÉRISON PROMPTE

DES

REUMES ET DES BRONCHITES

PAR LE

SIROP DE Térébenthine.

N. B.—Demandez-le toujours comme

suit : *Sirup de Térébenthine du Docteur*

Lavolette.

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

POITRINE PARFAITE

PAR LES

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans
nuire à la santé le

DÉVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heu-
reuse Association des médicaments les plus
actifs pour donner à la femme ce développe-
ment et cette fermeté des formes de la poi-
trine qui constituent la véritable beauté, et
pour guérir radicalement la Dyspepsie, la
Consumption, l'Anémie, les Faiblesses d'es-
tomac, les Pâles couleurs, les Fluxus blan-
ches, etc., en un mot tous ces états de Lan-
gueur, d'amaigrissement et d'épuisement
nerveux, auxquels les tempéraments sont,
de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au
corps la santé et la beauté en fortifiant le
système, en développant les muscles et en
refaisant le squelette.

C'est le rénovateur souverain.
C'est le remède de tous, mais c'est surtout
le grand remède de la femme et de l'enfant.
Il favorise la formation des jeunes, guérit et
exempte la femme des maladies inhérentes à
son sexe, et par son emploi régulier, les en-
fants grandissent beaux et forts.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées
dans le monde aristocratique de toute l'Eur-
ope, et principalement chez les peuples
d'Orient, où les femmes se distinguent par
leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de
médecine de Paris :

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand
remède Oriental, découvert par eux il y a
près d'un siècle, et qu'un entreprenant chi-
miste parisien a tout récemment introduit
ici sous le nom de POUDRES ORIEN-
TALES, ont atteint une vogue extraordi-
naire dans le monde aristocratique. Les
médecins les plus à la mode parlent haute-
ment des propriétés étonnantes de ces
poudres".

LES POUDRES ORIENTALES sont brevetées
pour les deux continents, et les principaux
laboratoires sont à Paris, Londres et New-
York.

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur
chaque boîte la signature de la *Oie des*
Poudres Orientales.

UNE BOITTE, avec notice..... \$1.00
SIX BOITTES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les POUDRES ORIEN-
TALES chez votre pharmacien, et si vous
serez expédiées *franc de port* et bien empa-
quetées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales

BOITE-POSTE 694, MONTREAL

DEPOT GENERAL POUR MONTREAL

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine

LES AMERS INDIGENES

Le plus économique en même temps
que le plus efficace tonique stoma-
chique et digestif.

LES AMERS INDIGENES doivent leur popu-
larité aux plus importantes qualités que peut
avoir une préparation médicamenteuse : une efficacité
toujours certaine, l'absence de tout principe
dangereux, et la modicité du prix.

LES AMERS INDIGENES sont une combi-
naison préparée dans des proportions rigoureuses,
d'un grand nombre de racines et d'écorces les
plus précieuses par leurs vertus médicinales,
toniques, stomachiques, digestives et carmina-
tives.

LES MAUX DE TÊTE, ÉTOURDISSEMENT, NAUSEES,
MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite
de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les
AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'ap-
porter un soulagement prompt, et le plus sou-
vent, une guérison certaine.

LES AMERS INDIGENES se vendent en dé-
tail dans toutes les bonnes pharmacies de la
Puissance, en boîtes de 25 cts, seulement, conte-
nant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3
demiars.

S. LACHANCE,

PROPRIÉTAIRE,

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE.

MONTREAL



DIXIÈME TIRAGE MENSUEL, LE 8
AVRIL 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. K. LEFEBVRE, Garant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraîchis-
sante. Elle entretient le scalp en bonne santé,
empêche les poils morts et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la cheve-
ture. Indispensable pour les familles. 25 cts
la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
122 rue St-Laurent

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ÉTAT de la LOUISIANE
Incorporée par la Législature pour les fins
l'éducation et de charité, et ses franchises
déclarées, Atte parties de la présente Consti-
tution de l'Etat en 1879, par un vote populaire
accablant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires
ont lieu semi-annuellement (Juin et Décem-
bre) et les Grands Tirages Simples ont lieu
mensuellement, les dix autres mois de l'an-
née. Ces tirages ont lieu en public, à l'Acadé-
mie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

"Nous certifions par les présentes que nous
surveillons les arrangements faits pour les
tirages mensuels et semi-annuels de la Com-
pagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane,
que nous gérons et contrôlons personnel-
lement les tirages nous-mêmes et que tout est
conduit avec honnêteté, franchise et bonne
foi pour tous les intéressés : nous autorisons
la Compagnie à se servir de ce certificat, avec
des fac-simile de nos signatures attachés dans
ses annonces.

Ed. J. J. J.
J. J. J.

Commissaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers
paierons tous les prix gagnés aux Loteries de
l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à
nos caisses.

R. M. Wainsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lemaux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE
ORLEANS.

MARDI, 14 AVRIL 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,
100 PRIX DE 300 sont.....	30,00
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900

\$1,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents de-
mandes partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par
l'Express à nos frais pour tout envoi de pas
moins de cinq piastres, pour lesquelles nous
paierons tous les frais, et nous payons tous
les frais d'Express sur BILLETS et LISTES
DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,

NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signa-
ture lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi
prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les
Loteries, nous nous servons des Compagnies
d'Express pour répondre à nos correspon-
dants et pour envoyer les listes de prix, jus-
qu'à ce que les tribunaux aient décidé la
question de NOS DROITS COMME INSTI-
TUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continue-
ront à délivrer toutes les lettres ORDI-
NAIRES adressées à Paul Conrad, mais non
les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la
Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme
partie de la constitution de l'Etat de la Loui-
siane et qui a été déclarée par la Cour Su-
preme des E.-U. un contrat avec l'Etat de
la Louisiane et une partie de la constitution
de cet Etat, n'expire que le premier jan-
vier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui
s'est assemblée le 10 de juillet cette année, a
ordonné qu'un amendement à la constitu-
tion de l'Etat soit soumis au peuple à une
élection qui aura lieu en 1892, amendement
destiné à prolonger la charte de la Com-
pagnie de la Loterie de l'Etat de la Loui-
siane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-
neuf.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

Printemps 1891 !

TOUJOURS DE L'AVANT !

Toujours fidèles à notre devise. TOUJOURS DE L'AVANT ! — notre importation de ce printemps commandera, comme par le passé, le commerce des modes élégantes et de goût.

Déjà un public appréciateur s'est rendu à nos magasins, et si l'on doit en juger par le résultat de nos ventes, le verdict est des plus favorables.

Cette semaine nous offrons spécialement à nos pratiques et au public fashionable les plus hautes nouveautés dans les marchandises suivantes :

Nettes (all over net) pour couvrir les robes, 1½ verge de largeur, en soie, en mohair, etc. Prix, 50c à verge à \$4

Nettes pour la figure, tous les styles et tous les prix.

Françaises noires, argent, etc., dans toutes les largeurs et dans tous les prix.

Fichus en dentelle de soie, un variété immense à des prix très bas.

Collets MÉDICIS en brail, importation directe : les prix toujours bas

VOILES DE PREMIERE COMMUNION !

La seule place à Montréal pour se procurer un Voile de Première Communion riche et de goût est sans contredit chez

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58



Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Montarde Française, Glycerine Col le forte. Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

Henri Jonas & Cie

10, rue de Brecoles
Montréal

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques : étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

THIS PAPER may be found on file at Geo. S. Bowers & Co's Newspaper Ad. vertising Bureau (1000 Avenue A.) where all advertising contracts are made and the rates given.

GRANDE REOUVERTURE DE L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboilleux

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastra pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chaboilleux

14538



LE Johnston's Fluid Beef

Le soutien des infirmes et des personnes âgées. Il possède les propriétés fortifiantes et étonnantes

Nouveautés du Printemps !!

J. R. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sutton & Torkinson, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT

LA SURDITÉ

GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rev. D. H. W. Harlow, du Presbytère écrit : "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre" et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 10 centimes.—M. Raymond & Cie., éditeurs, 38, rue des Martyrs, Paris (France).

PISO'S CURE FOR
Le Meilleur Remède pour la toux
En vente dans toutes les Pharmacies
CONSUMPTION

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marché des journaux du
Canada

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,982 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTRÉAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE,
Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie.,
Agents généraux.

Nous donnons des recus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES
DE
GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
GEO TUCKER N'APAS
D'EGALE POUR LES
COULEURS DES REINS
L'AMIE DES
DAMES

SIROP BOTANIQUE DE
GEO TUCKER EST
GARANTI DE GUÉRIR LA
TOUX ET LA
COQUELUCHE

BAUME DES MONTAGNES VERTES
DE
GEO TUCKER, POUR
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNU.

\$5:000
DE
RECOMPENSE
POUR DE
MEILLEURES
MEDECINES
PATENTÉES
VENDUS PAR TOUS
PHARMACIENS
ET ÉPICIERS
RESPECTABLES
NOT CHÉZ

MÈRES SAUVEZ LA
VIE A VOS PETITS
ENFANTS EN
DEMANDANT TOUJOURS
A VOTRE PHARMACIEN
LES BONBONS DE
CHOCOLAT INDIEN
DES MONTAGNES
VERTES DE
GEO TUCKER
POUR LES VERS.

N'OUBLIEZ PAS DE
DEMANDER LES
PETITES PILULES
POMMES DE MAI
DE LA MONTAGNE VERTE
DE GEO TUCKER
POUR LA PURGATION.
DYSPEPSIE,
CONSTIPATION ETC
1/2 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS
DE PERSONNES
SOUFFRANTES
ONT
IMMEDIATEMENT
RECOURS AUX
Remèdes Sauvages
DE
GEO. TUCKER.

429, RUE GRAIG
EN FACE DU
CHAMP DE MARS

LYMAN, FILS & CIE
PHARMACIE EN GROS,
RUE ST-PAUL, MONTRÉAL.

PACIFIQUE CANADIEN

Autour du Monde

Excursions autour du Globe

"L'EMPERESS OF JAPAN" partira de Liverpool pour Hong Kong vers le 11 avril 1891. A Hong Kong il prendra sa place dans la ligne trans-Pacifique, pour laquelle il a été construit, faisant voile par voie de Yokohama à Vancouver, le terminus du chemin de fer canadien du Pacifique.

Dans son voyage à Vancouver, il fera escale à Gibraltar, Naples, Port Said, Suez, Colombo, Penang, Shanghai, Hong Kong, Shangai, Nagasaki, Kobe et Yokohama ; restant une journée à chacun des ports ci-dessus nommés, et un temps suffisant à Port Said pour que les passagers puissent visiter le Caire et les Pyramides.

Pour ce qui a rapport à ce voyage, des billets "Autour du Monde" seront délivrés, y compris le choix des lignes de vapeurs voyageant par l'Atlantique, ainsi qu'en voyage par voie ferrée sur le Pacifique Canadien, allant du Pacifique à l'Atlantique.

Le prix de ces voyages, y compris la nourriture et le coucher, est de \$600. On peut, en s'adressant à n'importe lequel des bureaux du Pacifique Canadien, se procurer un itinéraire et toutes informations quand aux ar rêts, etc.

"L'Empress of China" partira de Liverpool vers le 15 mai, prenant la même route, mais omettant le voyage au Caire.

Les personnes intéressées à l'excursion ci-dessus, et qui désirent avoir d'autres informations, pourront se procurer des pamphlets qui les renseigneront complètement, en s'adressant au N° 236 rue Saint-Jacques, à la gare de la rue Windsor et à la gare Dalhousie, ou en écrivant à

D. McNICHOLL,
Agent Gén. des Pass.
Wm F. EGG,
Agent des passagers du District, Montréal
D. McNICHOLL,
Agent général des passagers



CHESTER'S CURE !

Pour la
L'Asthme
Bronchites
Enrouements
Toux
Thumes
Catarrhe
Etc., etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par a malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue Laçachetière, Montréal — 46

Prix : grande boîte..... \$1.00
— petite..... 6

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes les phases.
NE FAILLIT
GUÉRIT
JAMAIS
RHUME
DE
CERVEAU
ET
CATARRHE

SOULAGE, NETTOIE,
GUÉRIT.

Soulage à l'instant. Ouvre pour toujours, Infaillible.

Plusieurs solidantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, maux de gorge, crachats durs, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez un Catarrhe ; vous ne devez pas le perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50cts ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE